

le ROUGE et le NOIR

hebdomadaire

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL

ABONNEMENTS D'UN AN :

Belgique	45 frs.
Congo	60 frs.
Etranger	60 ou 75 frs.

C. Ch. Post. 2883-74

Directeur : PIERRE FONTAINE
 Rédaction - Administration :
 12, rue des Colonies, 12
 BRUXELLES
 Tél. 12.44.14

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.855

A l'instar de M. Simenon

Flaieurs et policiers



M. Georges Simenon, romancier de talent, vient de jouer au journaliste. Il l'a fait dans des conditions si malencontreuses qu'il est heureux pour lui que le journalisme soit tombé si bas qu'il ne puisse vraiment plus déchoir davantage. Sans quoi, M. Simenon eût été un remarquable artisan de cette déchéance.

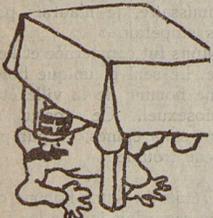
C'est à Paris-Soir qu'il a opéré. Flanqué de quelques policiers, il s'était mis en tête de découvrir lui-même, personnellement, les assassins de M. Prince. Ainsi, il enquêta dix jours durant, jouant au flic, flairant les lettres anonymes, offrant des primes aux délateurs, rivalisant avec la Sûreté Générale. Jusqu'au jour où la Mafia dont il s'occupait tant s'avisa de s'occuper de lui et le pria poliment de se tenir tranquille.

Lors, le glorieux émule du Comte de Pinget s'arrêta net, si bien que c'est lui seul qu'il arrêta. Ce que la décence ne lui avait pas appris, la peur le lui fit comprendre : que le destin du journaliste n'est pas de se mêler aux œuvres limitées et serviles de la police, mais de porter sur la société des jugements sains, élevés, préventifs qui éclairaient moralement. Que M. Simenon borne là ses efforts s'il veut faire œuvre utile, ce sera déjà fort bien.



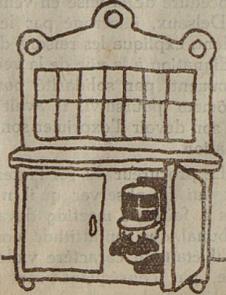
L'incartade du policier amateur n'en fit pas moins grand bruit et il en est qui trouvent excellentes, ces nouvelles mœurs écrivassières. Aussi bien ne serait-on pas surpris d'apprendre que pour n'être point en reste, quelques journalistes et aspirants mènent dès à présent de multiples enquêtes.

On imagine fort bien, par exemple, M. Léo Degrelle, le trépidant directeur de Rex, se mettre en campagne du côté de Beauraing, là même où apparut la Vierge, y chercher pourquoi, où, comment elle disparut et quand elle va réapparaître. Voici les beaux jours : cela ne pourrait tarder ! Ainsi les éditions Rex republieraient bientôt de nouveaux libelles consu-



crés à Beauraing et parfaitement fructueux. Ce qui importe. Pendant quoi, cet autre éminent confrère, le sieur Maurice de Waleffe, qui œuvre dans un autre domaine, se tapirait dans les placards de tous les Boubouroches modernes de manière à découvrir sans erreur la plus belle bourgeoisie de France.

Et qui serait le plus prompt, du major Tasnier ou du colonel Requeve, à courir aux frontières, y faire le guet longtemps, à la recherche de ce fameux vent d'Est qui soufflera la guerre ?



On conçoit que pendant ce temps, un certain M. Paul Beaupain, qui se croit directeur de l'Etoile Belge, journal trusté comme chacun sait, s'aviserait de mener à son tour une enquête bien personnelle sur les marchands de canons, avec comme unique objectif : Oui ou non, y a-t-il des marchands de canons ? et avec comme réponse unique : Non !

Quant à Mgr Schyrgens, le distingué collaborateur du XX^e Siècle, il ne faudrait point s'étonner qu'il résolut de faire lui aussi des recherches pour savoir si vraiment on a fait toute la lumière sur les agissements de Sœur Madeleine, si vraiment elle a détourné aussi grosses sommes qu'on l'a dit ou si, au contraire, basement calomniée, vierge et martyre, il n'importe pas bientôt de la canoniser ?

On imagine aussi fort bien M. de Broqueville en personne, profitant des loisirs que lui laisse la fermeture de la chasse, s'inquiéter des lenteurs qu'on met à liquider l'affaire Coppée, palliant la carence des magistrats, indagant à son tour, colligeant les pièces des dossiers et même les versant de quelque vingt millions, intérêts en sus, dans les caisses du Trésor.

Le Pourquoi Pas ? par exemple, ou l'Indépendance, qui, si souvent naguère, chantaient le



los de M. Angerhausen, à leur tour, engageraient une contre-enquête afin de savoir pourquoi, somme toute, on a dénommé le commissaire en chef de Bruxelles et si, plutôt que de le juger quelque jour (rien ne presse !) les convenances n'exigent point qu'on le réhabilite ?

Bref, voilà, par l'ingéniosité de M. Simenon, du travail pour beaucoup de gens, de la copie savoureuse pour beaucoup de

LE COIN DU HIBOU

Les mauvaises actions de la Banque du Travail

Me voici fort contrit. Comme tout démocrate conscient, j'ai le sens de l'économie. Ce sens, je dirais presque, si j'étais Louis Piérard, que je l'ai sucé avec le lait de ma mère. Un sein pour le socialisme, un sein pour l'économisme.

Non, on ne peut m'accuser d'être prodigue et les proverbes que j'enseigne particulièrement à ma fille Bubulus Bubby sont de ceux qui incitent à l'épargne : « Il faut garder une poire pour la soif » ; « Les petits ruisseaux font les grandes rivières », etc.

C'est parce que mon vénérable père m'éduqua jadis en cette voie qu'aujourd'hui, je m'enorgueillis de posséder un modeste bas de laine qui, avec l'évolution des usages, a pris la forme d'un compte en banque.

Cependant, je vous le répète : je suis fort mari. Cet argent, combien péniblement amassé, je l'ai confié à la Banque Belge du Travail dont vous connaissez les récents avatars. Je m'étais dit : puisque les financiers professionnels ont une tendance trop marquée à considérer une banque comme un aspirateur Lux et les coffres-forts comme des machines à faire le vide, adressons-nous à des amateurs qui, par ailleurs, se serviraient de mon argent à des fins hautement sociales et philanthropiques. Monsieur Anseele, un grand homme d'affaires qui s'occupe de socialisme, m'avait écrit qu'avec mon argent, il tisserait le linceul du capitalisme.

Hélas ! s'il est parvenu à tisser un linceul, il s'est trompé de cadavre. Et ma surprise fut grande de retrouver enveloppé dans ce suaire, le crédit de la Banque Belge du Travail.

D'abord j'ai tremblé... Aujourd'hui je ne suis plus que troublé. Mon argent, me dit-on, est sauf. Le gouvernement a promis de rembourser les petits épargnants. C'est, précisément, ce qui me trouble.

Souvent, il me fut affirmé dans le journal socialiste que je lis avec infiniment d'attention, que le gouvernement est sous la coupe des capitalistes et plus particulièrement de la Société Générale. Donc, ce sont ces ca-

Ce soir, à la Tribune...

Vous entendrez les orateurs
WALTER DAUGE
 et
W. VAN OVERSTRAETEN

dans le débat consacré à l'interdiction du port des uniformes.
 (Voir programme en p. 6.)

journaux, et cinquante plumitifs déguisés en flaieurs, chacun à la recherche du fait nouveau.

C'est ainsi encore qu'on pourrait voir le talentueux Charles d'Ydewalle cherchant de quoi cisceler un prochain écho d'une prochaine Nation Belge, furetant, humant et supplantant, penché longuement sur l'invisible :

— A la recherche de quoi, direz-vous ?

— A la recherche d'une perfidie.

Et que si vous trouviez le dénommé Puck, du Soir, il serait en même posture, inévitablement :

— A la recherche de quoi, diriez-vous encore ?

— A la recherche de la bêtise.

Pierre FONTAINE.

(Dessins de Francis André.)

pitalistes qui vont me dédommager?... Je n'ai pas lieu de m'en réjouir.

L'argent que j'avais porté à M. Anseele, c'était du bon argent, bien propre, tintant clair et pur, de l'argent gagné à force de labeur et de privations. Qu'est-ce qu'on va me remettre ? De l'argent malpropre, une monnaie suspecte sortant droit de la poche de M. Francqui ou de M. Jaspard ! Ce n'est pas ça mon argent ! Il n'avait pas cette odeur !

Evidemment, je ne le refuserai pas ; il faut garder une poire pour la soif. Mais je n'aime pas, moi, poire de Bubulus, servir à apaiser la soif des autres. Non, ne me dites pas que tout cela est fort correct et très normal. Je me suis renseigné quelque peu afin de savoir ce qu'on avait fait de mon pécule d'ouvrier.

On m'a dit que mon argent avait permis à la Banque Belge du Travail d'acheter une quantité appréciable d'actions du trust de produits chimiques Kuhlmann, spécialiste entre autres, de la fabrication de gaz asphyxiants. Mon journal, j'en suis fortement heureux, a très justement démenti cette basse calomnie. Pourtant, comme je suis un vieux hibou curieux, j'ai été rechercher le dernier rapport publié par ma banque le jeudi 23 mars 1933. Je n'ai pas lieu de me réjouir ; s'il n'y figure pas une seule action Kuhlmann, je trouve au total 135.000 actions d'entreprises de produits chimiques. Comme je sais qu'il n'est pas une usine de produits chimiques qui ne peut du jour au lendemain fabriquer des gaz asphyxiants ou des explosifs, j'estime l'initiative de ma Banque Belge du Travail plutôt inquiétante.

Parbleu ! oui, je trouve peu élégant qu'on se serve de l'argent du prolétaire Bubulus Bubb pour créer ou financer des usines d'où sortiront, demain, les gaz qui permettront d'asphyxier le même Bubulus Bubb. Et j'apprécie fort peu cette sorte de socialisme financier qui, indirectement, me mêle aux entreprises charognardes.

Il est vrai que, quand j'écrivais, jadis, à M. Anseele pour protester parce que la Banque Belge du Travail, comme un quelconque Léopold II, exploitait les misérables nègres du Congo, je me suis fait vilainement rabrouer. Je fais du socialisme constructif, m'a dit M. Anseele, vous êtes un socialiste destructeur.

Je croyais alors qu'il avait raison, puisqu'il avait été ministre.

Aujourd'hui, je vois la Banque Belge du Travail par terre et avec elle le crédit moral du P. O. B. Et, éploré, ne sachant plus en qui croire, je me demande si M. Anseele est passé du côté des destructeurs. Ou bien s'il n'a pas commencé à construire son édifice sans s'inquiéter des fondations et si son linceul ne servira, en dernier ressort, aux administrateurs de la banque, que pour s'essuyer les mains.

Puisqu'il semble bien que, pour l'instant, ces mains ils se les lavent comme le premier Pilate venu.

Bubulus BUBB.

UNE RICHE IDÉE...

Abonnez-vous à ce journal en versant 32 francs au C. C. P. 2883.74. Vous le recevrez chaque mercredi matin, jusqu'à fin 1934.

Vers la militarisation des universités belges

M. Lippens émule de Goering

On se rappelle qu'en novembre dernier, M. Lippens, seigneur de Moerbeke, de Knocke, et autres lieux, lançait une circulaire ministérielle, surnommée fort justement la circulaire scélérate.

Il y était prescrit non seulement que, sous peine des plus graves sanctions, aucun fonctionnaire ne pouvait professer des opinions jugées *antinationales*, mais qu'ils auraient pour obligation de signaler tout subordonné coupable ou suspect d'incivisme. Bref, une prime à la délation et au mouchardage.

Cette odieuse mesure ne rencontra d'opposition sérieuse, nous dit-on, que dans le corps professoral universitaire de Gand et Liège. A l'heure où tant d'intellectuels étalent tant de veulerie, il se trouva cependant quelques authentiques hommes de science pour protester contre la censure et l'arbitraire d'un ministre « libéral ».

Arbitraire d'autant plus flagrant qu'aucun délit n'est moins précis que celui « d'antinationalisme ». M. Lippens, quand un député lui demanda des précisions, répondit : « Voyez dictionnaire ! »

On conçoit que des hommes dont la mission réclame la précision, ne pouvaient s'incliner devant la désinvolture insolente de ce curieux ministre.

A l'Université de Gand, entre autres, le mouvement d'opposition se cristallisa dans une motion présentée par un savant



éminent qui, sa vie durant, demeura étranger aux agitations politiques : le professeur Verschaffelt.

Cette motion, présentée au conseil académique de l'Université, disait en substance que la circulaire ouvrait la porte aux abus de pouvoir, qu'en tout cas, il y avait lieu de préciser les interprétations arbitraires. D'autre part, il y était souligné que l'obligation pour les chefs de service de signaler les infractions aux stipulations ministérielles était profondément déplorable. En effet, ces mœurs nouvelles, bouleversant totalement les traditions universitaires et réduisant à néant les prérogatives fondamentales des conseils académiques indépendants.

Mais le 15 mars dernier, le recteur Bessemans, déclara la motion irrecevable.

Ce Bessemans, on s'en souvient, est cette créature de Lippens qui supplanta sans titre ni droit le professeur Daels dans le rectorat de l'Université flamande.

(Suite en page 6)

M. Wibo fait des petits

LETTRE OUVERTE A M. LAMALLE

censeur à la Société Nationale des Chemins de Fer

PAR RENÉ GOLSTEIN



Je ne vous ferai pas, Monsieur, l'injure de croire que vous avez lu mon dernier roman dont vous venez de faire interdire la vente dans toutes les bibliothèques des gares de Belgique. D'abord parce que vous avez mieux à faire que de lire tous les romans d'auteurs belges qui paraissent, mais ensuite et surtout, parce que si vous aviez lu Le Préluce à l'Amour vous ne l'auriez certes pas rangé parmi les ouvrages pornographiques dont la lecture doit être défendue aux voyageurs qui empruntent le réseau ferroviaire belge.

Quoi qu'il en soit, en votre qualité de censeur en chef, vous couvrez l'obscur et souvent ingrate besogne de vos subordonnés et c'est donc vous que je dois rendre responsable d'une mesure que vous me permettez de qualifier de ridicule et stupide.

Je ne vous cacherai pas, Monsieur, que j'avais pensé faire appel devant les tribunaux, d'une décision que je ne puis, vous le devinez, en aucune façon accepter.

Il me paraissait que, puisque la censure n'existe pas en Bel-

gique, l'Etat — pas plus qu'un organisme qui émane de lui, quand bien même il revêt une forme commerciale — n'avait le droit de se mêler d'empêcher la lecture d'œuvres littéraires. Le parquet est là, Monsieur, pour poursuivre les ouvrages qui portent atteinte aux bonnes mœurs. Il ne s'en fait pas faute et vous n'ignorez pas qu'il pousse la sollicitude jusqu'à faire connaître aux libraires les livres dont il juge la vente indésirable.

Mais voilà ! Cela ne suffit pas à notre gouvernement qui estime sans doute que le Parquet fait trop souvent preuve de sens critique et d'indulgence, en tolérant la vente d'ouvrages que vous rougiriez d'avoir dans votre bibliothèque. Et c'est ainsi que vous avez été institué censeur. Oh ! les choses sont bien faites. Il y a plusieurs censures ou plutôt, la censure est à trois degrés. Une première censure d'une hypocrisie parfaite, mais d'une efficacité relative est prise contre les auteurs libidineux, sans être carrément pornographiques : leurs livres peuvent être vendus, mais non exposés dans les bibliothèques des gares.

La seconde mesure atteint les auteurs plus nettement dépourvus de tout sens moral et de toute retenue. A ceux-là, la vente complète de leurs ouvrages est interdite dans toutes les bibliothèques des gares. Vous n'avez fait l'honneur de me ranger parmi ces auteurs, à cause de Préluce à l'Amour.

Enfin, pour les écrivains plus

scandaleux et plus pervers en-
core, il est une mesure radicale:
ni vente dans les bibliothèques
des gares, ni transport des li-
vres, par l'intermédiaire de la
Société Nationale des Chemins
de fer.

L'on objectera sans doute,
que le mal pour les auteurs at-
teints par l'une ou l'autre de ces
censures, n'est pas grand, puis-
que le transport par route reste
permis et que l'on peut acheter
chez les libraires de la ville, les
livres que l'on ne trouve pas
dans les bibliothèques des gares.
Il n'y a pas que les auteurs qui
soient en cause. Aucun écrivain
belge ne vit des droits d'au-
teurs que ses livres lui rappor-
tent. Dès lors, il ne peut être
vraiment affecté que dans son
amour propre et sa dignité, par
une des mesures prises par vous.
Mais le préjudice est important
pour les éditeurs belges. On re-
proche à ceux-ci de faire trop
souvent du « compte d'auteur ».
Ce n'est certes pas un reproche
que l'on peut adresser à mon
éditeur La Renaissance du Li-
vre. Or, ce sont les éditeurs
belges que vous atteignez par
vos procédés ridicules. Pas les
éditeurs français qui garnissent
les étalages des bibliothèques
des gares, votre censure ne s'est
pas exercée à leur égard. Vous
et vos subordonnés auriez assu-
rément trop à faire.

Les livres belges — moins
nombreux — doivent tous pé-
nétrer dans votre bureau de
censure et s'ils n'ont pas trou-
vé grâce à vos yeux, vous leur
manquez une zone infranchissable:
celle des bibliothèques des
gares. A raison d'une bibliothé-
que par gare — et c'est un mi-
nimum — l'on se rendra compte
de l'importance du débouché
dont est privé un livre censuré.

Et quels sont ces censeurs qui
opèrent contre les auteurs? Ont-
ils d'autre qualité, pour juger
une œuvre littéraire, que celle
d'être de zélés fonctionnaires?
— Permettrait-on à un quelcon-
que employé de ministère de
faire un triage parmi les nus de
la peinture moderne et d'écarter
de nos musées ou de nos salles
d'exposition, ceux qu'il n'estime-
rait pas décentes?

Ce qui ne serait pas toléré
pour la peinture ne doit pas
être permis pour la littérature.
Le jour où vous et vos censeurs
serez des écrivains, des criti-
ques littéraires ou tout simple-
ment des gens de goût, nous
examinerons s'il nous convient
d'accepter une censure. Aujourd'hui,
nous vous dénonçons tout
droit de nous juger.

Et comment, au surplus,
exerce-t-on cette censure dans
vos bureaux? — Quand le secré-
taire de la Renaissance du Li-
vre est allé protester à la So-
ciété des Chemins de fer, on lui
a exhibé triomphalement Le
Prélude à l'Amour, zébré de
grands traits de crayon rouge
ou bleu. Votre zèle avait,
parmi deux cents pages, relevé
de temps en temps, une ou deux
phrases qu'il avait soulignées.
« Voyez, disait-il, lisez: N'a-
vons-nous pas raison d'interdire
un ouvrage dans lequel se dé-
couvrent trois ou quatre phra-
ses qui... que... enfin, des phra-
ses que tout honnête homme
doit rougir de lire. »

On n'imagine pas façon plus
imbécile et plus perfide d'exer-
cer la censure. Le fameux avo-
cat général Pinard n'en avait
pas usé autrement avec Ma-
dame Bovary de Flaubert. Vous
voilà donc en excellente compa-
gnie.

A supposer même que quel-
ques-unes des phrases de mon
roman heurtent la pudeur de
certains lecteurs, encore impor-
terait-il de rechercher d'abord
si ces phrases trouvent leur
place dans l'ensemble et ensuite
et surtout, si l'auteur a fait ou
non œuvre littéraire. Le reste
ne regarde que lui.

Savez-vous qu'il n'y a pas
tant d'années, le Parquet avait
renvoyé devant la Cour d'Assi-
ses, Camille Lemonnier pour
son roman L'Homme en Amour.
Là aussi, le Parquet avait re-
levé une série de phrases dont le
réalisme et l'audace lui sem-
blaient intolérables. Savez-vous
aussi ce que le magistrat intel-
ligent qui présidait les Assises
a exigé? C'est que L'Homme en
Amour tout entier fût lu aux
jurés. Pas une phrase, pas dix
phrases, mais tout, vous n'en-
tendez, de la première à la der-
nière ligne. Voilà ce qui a en-
traîné l'acquiescement de Camille
Lemonnier. Et vous aussi, vous
auriez éclairé votre jugement,

si vous ne vous étiez pas borné
à parcourir les quelques phrases
de mon livre, soulignées par vo-
tre censeur.

Dois-je vous dire, Monsieur,
que quelque dépit que j'aie eu
d'être rangé par vous et les vôt-
res, parmi les auteurs de polis-
sonneries et de grivoiseries, j'ai
trouvé une consolation dans le
jugement de mes pairs, dans les
articles de critique qui ont été
consacrés à mon roman et dans
les témoignages de sympathie
que m'a valu votre décision.

J'aime à croire, Monsieur, que
vous prenez toute la responsa-
bilité de vos actes et que vous
n'allez pas prétendre qu'en ban-
nissant un livre des bibliothé-
ques des gares, vous ne le jugez
pas, vous ne le classez pas parmi
les ouvrages condamnables et
contraires à la morale. Vous
n'attendez sans doute que le
jour où vous pourrez contrôler
toutes les librairies du royaume,
afin qu'il ne soit plus livré à la
pâturie de nos compatriotes,
qu'une littérature tout à fait
conforme à vos conceptions et à
vos goûts.

Vous êtes paraît-il, Monsieur,
un excellent fonctionnaire. Peut-
être est-ce en partie grâce à
vous que les trains arrivent à
l'heure; que les bilans de la So-
ciété ne se clôturent pas trop en
perte, que le matériel est plus
ou moins en bon état. Continuez
à consacrer toute votre activité
à des fins aussi utiles, mais ces-
sez pour le plus grand bien de
la littérature belge, de vous mê-
ler de faire de la critique litté-
raire. A chacun son métier,
n'est-ce pas, Monsieur, et la lit-
térature sera bien gardée.

Recevez, Monsieur, l'expres-
sion de ma considération distin-
guée.

René GOLSTEIN.

**DONNEZ-NOUS
UN COUP D'ÉPAULE...**

LUTTEZ AVEC NOUS
Contre la guerre,
Contre le fascisme,
Contre une presse vendue,
Contre les munitionnaires.

Comment nous aider? En vous inscri-
bant dès demain!

L'abonnement jusqu'à fin 1934
32 francs à verser au compte-
chèques postal 2883.74.

**Mort
de Fernand Neuray**
Grand journaliste
Journaliste dangereux

M. Fernand Neuray, directeur
de la « Nation Belge », vient de
mourir au cours d'une croisière
en Méditerranée. Il était âgé de
60 ans.

Avant la guerre, il dirigea l'«A-
venir du Luxembourg », puis le
« XXe Siècle ». Pendant la
guerre, il fut au Havre, où il res-
suscita le « XXe Siècle », qui de-
vint ensuite la « Nation Belge ».
Avant la guerre, il était franco-
phobe et germanophile. Après la
guerre, il était germanophile et
francophile. Les panégyristes,
aujourd'hui, n'en rendent pas
moins hommage à l'unité de sa
pensée et à sa clairvoyance, à sa
connaissance aigüe de l'histoire
et au souci qu'il avait d'en tirer
les leçons. Le monde ne date
point pourtant de 1914, mais ainsi
sont les hommes : la mort les
épouvante au point qu'ils perdent
toute mesure et que les ombres
de chaque vie, ils les drapent en
vertus. Que ne méditent-ils un
peu le trait de Léon Bloy : « La
mort, Monsieur, n'est pas une ex-
cuse ! »

C'est parce qu'elle n'est pas une
excuse que nous prenons la
liberté de dire que Fernand Neu-
ray, s'il fut un grand journaliste,
ce qui est incontestable, fut aussi
un journaliste néfaste et dange-
reux. Dans les deux grands do-
maines qui régissent la vie des
peuples, il fut à l'opposé de ce
qu'il faut : il fut nationaliste et
antisocial. Il ne comprit ni
Briand ni Lénine : méprisant ainsi
et le sommet du pacifisme et le
sommet du socialisme. Or tous
deux se rejoignent qui veulent le
bien-être des peuples dans la paix
des peuples. J'entends bien que le
pacifisme aujourd'hui se défend
assez mal, et même le socialisme ;

mais à qui la faute? A ceux pré-
sents qui se sont acharnés à leur
perte à l'heure où tous les
cœurs généreux du monde (en Al-
lemagne autant qu'ailleurs) s'ef-
forçaient de les réaliser. Est-ce à

eux qu'on reprochera de n'y être
point parvenus, ou bien à ceux qui
n'ont cessé de les combattre, au
premier plan desquels, précisé-
ment, était Fernand Neuray?

Je le dis comme je le pense,
Fernand Neuray n'a cessé de se
tromper : avant la guerre en exal-
tant l'Allemagne impérialiste,
après la guerre en glorifiant la
France impérialiste.

Mais, pour l'instant, laissons là
ses idées. Fernand Neuray fut un
grand journaliste, pour la seule
raison qu'il avait du talent : il sa-
vait écrire, ce qui est rare ; il était
passionné, ce qui est noble ; il
était actif, ce qui est beau. Son
journal, il y tenait non point à la
manière d'un marchand de papier,
mais par amour du journalisme et
de ses idées. C'est exceptionnel.
Dans sa rédaction, il avait groupé
et parfois formé les meilleurs élé-
ments. On a dit de lui qu'il était
notre plus grand journaliste. En
Belgique, hélas ! c'est un laurier
facilement accessible.

Il s'est trompé, mais il l'a fait
avec talent. Si bien qu'on peut
s'incliner devant un adversaire de
cette qualité, comme on rend les
honneurs à l'ennemi qui succombe
dans un loyal combat, ceci pour
prendre une image qui lui eût été
chère.

P. F.

B. R. D. B.

Bureau de Recherches et de
Documentations Bilinguistiques
M. C. V. DIEU
25, chaussée de Wavre
BRUXELLES
— (Porte de Namur) —

ACHAT - VENTE - Commissions - Ex-
pertises - Inventaires - Conseils - Recher-
ches - Editions - Publicité - Reliures -
Spécialités d'ouvrages de Philosophie, So-
ciologie, Economie, Politique, Religion,
Sciences occultes, Franc-maçonnerie,
Sexologie, Arts, Revues, Publications.

De la rue au prétoire
VENTE PUBLIQUE
d'un mobilier saisi

Le 14 juillet dernier, l'huissier
Leclercq, assisté des frères Tirant,
procédait sur la place publique de
Mons à la vente sur saisie du mo-
bilier d'un chômeur expulsé de
son habitation parce qu'il n'avait
pas pu payer son loyer.

Il venait d'étaler ce mobilier :
une table, six chaises, une armoire
et, dans une corbeille, ce qui res-
tait d'une petite provision de bois.

A ce moment, Hector Delsaux,
ayant aperçu ce spectacle, s'ap-
procha et s'écria : « C'est scan-
daleux de vendre le mobilier d'un
chômeur. Si le gouvernement ne
laisait pas les chômeurs mourir
de faim, et leur donnait du tra-
vail, ils pourraient payer leur
loyer. On devrait mettre à l'index
ceux qui achèteront. »

L'huissier fit quérir la police,
procès verbal fut dressé à charge
de Delsaux. Une instruction fut
ouverte. Le 21 septembre, la
Chambre du Conseil, à la deman-
de du Procureur du Roi, renvoya
Delsaux devant le tribunal correc-
tionnel.

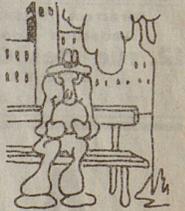
Delsaux fut cité devant la tri-
sième chambre du tribunal correc-
tionnel à Mons, et il comparut le
6 décembre.

Les témoins durent reconnaître
que la vente n'avait produit
qu'une centaine de francs, c'est-à-
dire moins que la dixième partie
des frais qu'avait occasionnés la
procédure de la mise en vente.

Delsaux, interrogé par le pré-
sident, expliqua les raisons de son
indignation à la vue de la vente et
comment, par solidarité pour le
chômeur poursuivi, il avait jugé
de son devoir d'exprimer son in-
dignation.

Le procureur du roi l'interrom-
pit, lui fit observer qu'il n'avait
pas à faire de meeting devant le
tribunal, que son attitude montrait
qu'il était un caractère violent et
que, par conséquent, son inter-
vention de la vente devait néces-
sairement avoir intimidé les ache-
teurs.

L'avocat de Delsaux répliqua



que l'attitude de Delsaux à l'au-
dience était justifiée par le carac-
tère injuste des poursuites que le
Parquet avait engagées contre lui.
Il démontra que Delsaux ne pou-
vait pas être puni parce qu'il n'a-
vait usé ni de menaces ni de vio-
lences. Il s'était borné à exprimer
une opinion ; or, les citoyens sont
libres d'exprimer leur opinion à
haute voix, même aux abords d'un
lieu où se passent des enchères
publiques. Delsaux avait exprimé
l'opinion que les faits auxquels il
assistait étaient scandaleux. Ces
faits étaient réellement scandaleux :
non seulement le chômeur dont le
mobilier était vendu n'était pas
responsable de ce qu'il fut sans
travail, et par le fait dans l'im-
possibilité de payer son loyer,
mais c'est sans aucun intérêt que
les propriétaires avaient fait met-
tre sur le marché les malheureux
meubles appartenant au chômeur :
ils avaient dû suppléer de leur
argent pour dépouiller celui-ci de
son petit avoir. En exprimant sa
réprobation, Delsaux a obtenu
que les acheteurs s'abstiennent. Il
a éclairé leur conscience en leur
inspirant des sentiments humains,
essayant d'empêcher le retour de
faits aussi honteux : Delsaux a
bien fait.

Le 3 janvier, le tribunal a prononcé
l'acquiescement de Delsaux.

LE PRIX DE VERTU

**Un bon petit
jeune homme**

C'était un jeune homme parfait.
Il était sage, candide, continent,
vertueux ; il était tout.

Il faisait l'admiration de ses
voisins et les mères disaient à
leurs filles : « Voilà l'époux que
je te souhaite ! » Mais lui, rou-
gissant, passait et ne regardait pas
les jeunes filles.

Les pères disaient à leurs fils :
« Voilà, garnement, comment tu
devrais être ! » Mais lui, rougis-
sant, passait, regardait le fils puis,
timide, tournait le dos.

Avant d'aller voir un film, le
bon jeune homme s'inquiétait s'il
avait été censuré ; ses livres, il ne
les achetait qu'après avoir été ré-
clamer conseil auprès du metteur
de chaises de St-Waudru. Il par-
lait avec admiration de M. Wibo,
évitait le contact des nudistes et,
à l'occasion, envoyait une lettre
anonyme au Parquet si quelque
gravure piquante ornait la cou-
verture d'un livre. Mais, je crois
vous l'avoir déjà dit : il était parfait.

Lors, puisqu'un prix de vertu
était décerné, chaque année, au
Montois le plus chaste, la cité en-
tière réclama le prix, cette fois,
pour le petit jeune homme sage.
Qui obtint le prix de vertu, enve-
loppé dans beaucoup de félicita-
tions.

Hélas ! pourquoi fallut-il que la
police fit une descente dans une
taverne où se réunissaient des
messieurs se livrant à des jeux
plutôt équivoques. Des jeux fort
en honneur, jadis en Grèce, hier
dans certains clubs d'officiers
prussiens, aujourd'hui à Manage
et un peu partout. Même à
Mons...

Horreur ! c'est là que les po-
liciers trouvèrent le brave petit
jeune homme. Leur prix de vertu
national. « Si j'avais rencontré le
Lumeçon ou bien saint Georges
dans ce b..., affirma plus tard le
commissaire, je n'aurais pas été
plus stupéfait. »

Mons fut consternée et l'est en-
core. Le seul et unique bon petit
jeune homme de la ville était un
homosexuel. Ce rosier n'était
point sans épines, ce pur péchait
en eau trouble.

C'était un jeune homme chaste.
Il ne regardait jamais les filles et
tournait le dos aux garçons.

DE DEUX CHOSES L'UNE

Un singulier ministre



Un ministre cubain vient de
rompre avec les plus saines tra-
ditions parlementaires pratiquées
jusqu'à ce jour.

Parce qu'un de ses amis politi-
ques, membre du gouvernement
également, s'était permis de varier
assez brusquement d'opinion, ce
bon ministre cubain s'est suicidé.

On ne saurait assez condamner
initiative semblable et l'on peut af-
firmer que le précédent ainsi créé
est des plus dangereux. Si de tel-
les meurs devaient gagner notre
pays, nous ne serions pas loin de
la catastrophe, et nous ne con-
naissions nul ministre qui échappe-
rait à la mort. C'est à l'enterra-
ment du gouvernement entier que
nous assisterions, explorés, un de
ces jours.

Heureusement, une longue ex-
périence de la démocratie met nos
ministres et nos parlementaires à
l'abri de décisions aussi funestes.
Et comme le disait fort bien, hier
encore, M. Devèze : « Si, chaque
fois qu'un de nos amis retourne
sa veste, il fallait un suicide, la
Belgique ne serait plus qu'un vaste
cimetière. »

Esprit de suite



Notre national Albert Devèze
a rendu visite au régiment des
chars d'assaut. C'est la 248e in-
spection à laquelle s'est livré le
sympathique ministre.

Pour la 248e fois, il a félicité un
colonel, a décoré un sergent-ma-
jor, a travaillé du melon, et ne
s'est retiré qu'après avoir exprimé
sa plus haute satisfaction.

Pour la 248e fois, il n'a pas en-
core compris qu'il est le seul à être
satisfait. Et que même ses col-
lègues commencent à le trouver
libéralement grotesque.

Distinctions nécessaires



On ne parle plus de nos com-
missaires à l'huile. Ils ont tous
quitté le séjour peu hospitalier des
prisons où, paraît-il, ils conti-
nuaient à s'engraisser. Il ne s'agit
donc nullement, comme certains
l'ont supposé, d'une mesure de
libération générale prise après la
fin malheureuse de l'objectif de
conscience qu'on a laissé mourir,
tuberculeux, en prison.

Ajoutons encore que si l'on tar-
de tant à juger ces policiers, il
serait faux de croire qu'il faille
plus de quarante-huit heures pour
juger un gréviste à Verviers. Ces
différents cas ne peuvent absolu-
ment pas être confondus.

Un revenant

Il s'agit du Mur d'Argent dont
plus personne ne parle. Pourquoi
ce silence? On s'explique mal
cette soudaine réserve.

Ou plutôt... oui, en cherchant
bien, on s'explique. Il est difficile
de continuer à attaquer les finan-
ciers auxquels on s'adresse la
main tendue.

**Retournez-vous !
de grâce...**

« Rex », qui ne perd pas une
occasion de s'élever contre l'in-
fâme « pornographie » de certain-
es revues, se lance depuis à peu
près un mois dans la saine scato-
logie : M. Robert du Bois de
Vroylande y publie une suite de
nouvelles policières à la manière
de Conan Doyle, intitulée « Luc
Uduort, détective ». Un procureur
s'appelle Homère Dallore... Et re-
tournez un peu le nom du détec-
tive formant le titre...

Une nouvelle caserne

Après la « Maison Verte »,
voici la « Maison Tricolore »...
Après les Dinassos, la Légion Na-
tionale a inauguré son local — ou
plutôt sa caserne — à Bruxelles.

Ce charmant immeuble com-
prend un corps de garde, deux
cuisines, des dortoirs et, naturel-
lement, un buffet. Inutile d'y
chercher une bibliothèque, un sa-
lon de lecture ou une salle de
concert. L'idée nationale se passe
du superflu et ne se réclame que
des fondements essentiels de toute
civilisation : la matraque, l'huile
de ricin, la discipline militaire.

Comme l'ont fort bien fait re-
marquer MM. Hoornaert et Van
den Bossche, respectivement com-
mandant en chef et commandant
de la Légion, l'inauguration de ce
local ne fait que confirmer les in-
tentions résolument pacifiques de
la Légion Nationale dont le dé-
vouement à la Patrie et au Comité
Central Industriel ne saurait être
mis en doute que par des bolche-
viks, des boches et de sales dé-
mocrates.



Les vrais faits divers



Le consortium des grands
journaux parisiens vient de
prendre une importante déci-
sion.

Après une tumultueuse dis-
cussion sur le point de savoir
s'il fallait maintenir ou suppri-
mer la classique rubrique des
« Faits divers », on a convenu
ce qui suit :

« La rubrique « Faits divers »
est maintenue. Mais doréna-
vant on classera sous ce titre,
et en quelques lignes, les nou-
velles ayant trait à la politique
internationale, les grands faits
de Genève, de Rome, de Berlin,
de Moscou, les débats de la
Chambre des Communes, et
quelques autres faits de minime
importance. »

De toute manière, la rubrique
« Faits divers » n'occupera
guère plus d'une colonne, le res-
tant du journal étant réservé
aux grands problèmes tels Sta-
visky, Prince, Bonny, Spada,
Tombola Nationale, Publicité,
etc.

Les journaux sont enchantés.
Les lecteurs aussi, à vrai dire.
Alors, tout va bien!

Notez que...

Le prix de l'abonnement au
Rouge et Noir jusque fin 1934
n'est plus que de 32 francs.
Vous pouvez virer cette somme
à notre C. C. P. 2883.74. Ou en-
core, nous envoyer un chèque.
Dont vous pouvez, sans aucun
danger pour vous, conserver le
talon...

XV^e ANNIVERSAIRE

ROSA LUXEMBOURG

LETTRES DE LA PRISON

Au moment même où d'autres célébraient dans une réunion publique, l'anniversaire de la mort de Karl Liebknecht et de Rosa Luxemburg, j'ai préféré, chez moi, relire quelques-unes de ces « Lettres de la Prison » (1) que Rosa envoyait régulièrement à « Sonitschka », la femme de Karl.

Les connaissez-vous, ces lettres ? Si vous les ignorez, vous ne pouvez savoir à quel point cette femme était admirable et les raisons de la secrète attraction qu'elle exerçait sur tous ceux qui l'approchaient. Non, nous ne parlerons point, si vous le voulez, de l'héroïque militante, de la théoricienne aux vues larges et profondes, de celle que Mehring affirmait être, parmi les disciples de Marx, la plus claire intelligence. C'est une autre Rosa qui surgit de ces *Lettres de la Prison*, un être si étonnamment sensible, à la fois si ouvert au monde extérieur et d'une vie intérieure si riche, d'un esprit aux ressources si multiples, qu'on hésite à se représenter cette même femme harangant les foules déchainées, courant d'un meeting vers un congrès, tenant tête aux prétoriens engagés par Ebert et Scheideman, après avoir bravé la police du kaiser.

Il n'est point de page dans ce recueil qui ne nous touche, encore aujourd'hui, comme si ces lettres nous étaient destinées et cela, sous la phrase écrite, un message secret et d'une portée qui nous dépasse toujours.

Claustreuse dans le quadrilatère étroit de sa cellule, séparée du monde extérieur par des murailles épaisses, Rosa Luxemburg ne fléchit point. Cette âme brûle d'un amour tel, ce cœur rayonne si lumineusement, qu'il semble que la géologie qui la tenait prisonnière devait connaître cette même clarté étrange qui baigne certaines saintes dans leurs niches de pierre.

Le chant du rossignol perçu un soir d'été, la visite d'un papillon venu du ciel vers cette prison, la musique d'un vers de Goethe récité jadis, le souvenir d'une promenade, tout est prétexte à cette âme pour s'épanouir.

Rien, si ce n'est l'écho du monde en démençe qui parvient jusqu'à elle, ne la désespère. Là-bas, de l'autre côté des murailles, les hommes meurent, les enfants ont faim, la guerre broie les peuples dans ses mâchoires d'acier... Et Rosa souffre de leur souffrance et gémit de ne point pouvoir combattre pour eux.

Son propre sort ne l'inquiète

(1) Librairie du Travail.

point. Elle a atteint le bonheur que seuls connaissent ceux qui savent décèler la beauté qui les entoure. La voici parlant du maigre lambeau de ciel entrevu à travers les grillages de la prison : « Il y a tant d'insouciance, une telle indifférence dans ces nuages qui s'en vont au loin, que je suis obligée de sourire à mon tour, et de suivre comme je le fais toujours, le rythme de la vie qui m'entoure. Comment serait-il possible devant un pareil ciel d'être « méchant » ou mesquin ? N'oubliez jamais de regarder tout autour de vous, c'est le plus sûr moyen de rester toujours « bonne ».

Rosa n'a jamais oublié de « regarder autour d'elle ». Avide de son regard lumineux s'est nourri de toutes les splendeurs et de toutes les laideurs terrestres. Elle était bonne comme une sainte...

Dans le paradis des martyrs du peuple, elle tient compagnie à Sainte Louise Michel et Sainte Séverine.

Il y a quinze ans qu'elle est morte, abattue comme un chien par les spadassins qu'avait engagés le citoyen Ebert.

Aujourd'hui, il n'est pas un seul socialiste, eût-il prêté la main aux égorgements de Spartakus, qui ne se réclame d'elle et dise : « Notre Rosa Luxemburg ».

Karl et Rosa, assassinés le 15 janvier 1919. Quatorze ans plus tard, le fossoyeur de la révolution allemande, Noske le hideux, Noske le vénal, implore d'Hitler une pension et des frais de déménagement.

Jugement implacable de l'Histoire. La gloire des uns ne fait que grandir, pour les autres, c'est la chute verticale dans des gouffres de mépris.

Lisez ces « Lettres de la prison ». Vous connaîtrez mieux et plus intimement une des figures les plus nobles et les plus significatives de ces temps. Vous y apprendrez aussi quelque chose d'essentiel sur le socialisme.

Ne serait-ce que ceci : que le socialisme n'est point cette science frelatée pour théoriciens vaniteux, cet assemblage de statistiques, de chiffres et de bilans auxquels on veut nous faire croire ; ce dogmatisme étroit et desséché à l'usage de fonctionnaires étriqués. Ennemis du socialisme, ces savantesses d'université populaire, ces prophètes fourbes, ces réformateurs du néant et ces commis-voyageurs politiques !

Rosa Luxemburg enseigne qu'être socialiste c'est plonger dans l'humanité par toutes ses

Deux livres

DES OUVRIERS ECRIVENT

(Edit. Sociales Internationales).

A un appel lancé il y a quelque temps par l'« Humanité » à ses lecteurs, de nombreux ouvriers ont répondu. En toute simplicité, ils ont raconté quelques épisodes de leur existence besogneuse. Ils avaient d'autres soucis que celui de « faire de la littérature ». En une langue fruste, parfois impropre, rarement triviale, ils content leur vie : misère, travail, servitude, révolte. Peut-être ceci est-il, après tout, plus pathétique que le désespoir artistique d'un esthète ?

Mais combien désagréables, parmi ces pages sincères, ces poèmes d'un pompérisme révolutionnaire aussi plat que faux.

LOUIS LEBLOIS, par Paul Desachy (Ed. Rieder).

L'Affaire Dreyfus, le colonel Picquart, le commandant Esterhazy... loin tout cela et, cependant, combien actuel encore. Le fameux Deuxième Bureau n'a pas été enseveli sous l'opprobre et, il n'y a guère, il se rappelle à nos bons — ou plutôt à nos mauvais souvenirs.

Parmi les figures qui marquèrent surtout au cours de l'Affaire : Emile Zola, Clémenceau, Jaurès, l'ombre déjà envahit celle de Louis Leblois, d'abord avocat du colonel Picquart, puis co-accusé. A la lecture de l'ouvrage de M. Paul Desachy, il apparaît que pour avoir joué un rôle modeste et effacé, Louis Leblois n'en a pas moins marqué les événements de ces années tumultueuses de son empreinte. Un honnête homme parmi tant d'autres. Un homme comme il en manque aujourd'hui que les concepts : justice, intégrité et liberté paraissent vides de toute substance.

Maison du livre belge

12, RUE DES COLONIES, 12, BRUXELLES

Téléphone 12.46.58 - C.C.P. 1083.92

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION RUSSE

par L. TROTSKY

3 gros volumes pour frs 97.50

fibres, c'est brûler d'une foi ardente, c'est être consumé d'une soif inextinguible d'égalité et de justice sociale, c'est avoir fait le don le plus total de soi-même.

« J'espère mourir à mon poste : dans une bataille de rue ou dans un pénitencier... » écrivait-elle au moment même où d'autres prônaient que le destin d'un socialiste est de siéger dans un conseil de ministres ou un conseil d'administration.

L'Histoire a jugé. On dit, aujourd'hui, Saint Rosa Luxemburg.

On dit aussi : L'ex-président de la République, Friedrich Ebert, le croque-mort du socialisme. MIH ZANKIN.

LETTRES FLAMANDES

OSCAR DE GRUYTER

animateur du théâtre en Flandre

Diverses cérémonies commémoratives ont eu lieu, la semaine passée, à Anvers et à Gand en l'honneur du docteur De Gruyter.

Voici cinq ans qu'il mourut. Cette mort prématurée priva le théâtre en Flandre d'un de ses plus ardents animateurs. Son œuvre n'était pas terminée. Ses capacités n'avaient pas atteint leur complet développement ni la limite de leurs possibilités. Mais s'il n'a pu donner lui-même toute sa mesure, il nous a laissé cette troupe admirable qu'il a formée, dirigée, modelée et à laquelle il a sacrifié son existence. Il a su grouper les jeunes volontés d'alors et en faire les « maîtres » d'aujourd'hui.

De Gruyter naquit à Gand en 1884. Il fit ses études dans sa ville natale et y devint professeur à l'Université. Toutefois, il n'hésita pas à abandonner cet emploi pour se consacrer tout entier à la lutte pour son idéal. En 1909, il fonda une association pour la défense de l'art théâtral et déclamatoire. A cette époque déjà, ses représentations de pièces comme *Starhadd*, *Philoktetes* et *Warner* obtinrent de gros succès. La formation intellectuelle de De Gruyter était basée sur le culte du mot. Comme régisseur, il voulait créer l'atmosphère nécessaire en étendant la place occupée par *Sire le Mot*, comme dirait Gaston Baty. C'est avec raison qu'on a dénommé De Gruyter le « pionnier du Mot Vivant » en Flandre. Il sut, en effet, faire vivre le mot écrit. Il porta la littérature sur la scène et interpréta des œuvres de dramaturges médiévaux et des ouvrages d'auteurs étrangers comme Shakespeare.

C'est à Gand que De Gruyter connut ses premiers triomphes, car il était aussi un excellent acteur, il savait donner à ses paroles l'intonation voulue, sa diction était telle qu'il savait hausser et baisser le ton avec une aisance telle que sa voix mâle évoquait une grave musique. Le mot était pour lui le premier geste...

Pendant la guerre 1914-18, il fonda le « Frontoonel » qui procura aux soldats flamands la consolation de l'art. Après la guerre, cette troupe devint le célèbre « Vlaamsche Volkstoneel », sorte de « Wandtheater » qui parcourut toute la Flandre, s'efforçant de mettre le grand public en contact avec l'art théâtral. De Gruyter a rendu ainsi un service inestimable au mouvement culturel flamand.

En 1922, De Gruyter fut nommé directeur du Théâtre Royal Néerlandais, à Anvers. Là, il poursuivit son œuvre : son but était de donner à son public de beaux et bons spectacles. De Gruyter attachait aussi beaucoup d'importance à la mise en scène et aux rôles : il considérait ceux-ci comme une succession de scènes. Il aimait ses artistes et voulait qu'ils puissent se révéler. De Gruyter était un créateur, un renouvateur, mais n'était jamais satisfait de son œuvre. Le théâtre était pour lui une des formes supérieures d'expression de la culture. C'est sur ce plan qu'il sut l'élever. Il créa non seulement des œuvres de dramaturges flamands comme Hegenscheidt, Herman Teirlinck, Paul De Mont, Willem Putman, mais aussi des chefs-d'œuvre du répertoire international : pièces de Schnitzler, Jules Romains, B. Shaw, etc.

Si le Théâtre Néerlandais a acquis une signification prépondérante dans le mouve-

ment culturel flamand, c'est à son directeur, Oscar De Gruyter qu'il le doit. Sourd aux intrigues et aux potins de coulisses, De Gruyter était sévère mais juste et bon. S'il était sévère avec ses acteurs, il l'était également avec lui-même ; jamais on ne l'entendit dire : « Het is goed ! » parce qu'il eût contredit sa pensée et ses sentiments d'idéaliste. Maintenant que la postérité peut juger de son œuvre, elle peut lui dire enfin : « Dr. De Gruyter, het was zeer goed ! »

Jef VAN WEZEMAEL.

Une exposition nationale d'art étudiantin

L'Union nationale des Etudiants de Belgique organise par les soins de son Interfacultaire d'Art une exposition d'art étudiantin qui comprendra deux sections : une exposition nationale d'art et une rétrospective internationale de l'affiche étudiantin.

Tous les universitaires qui s'intéressent soit à l'architecture, à la peinture, la sculpture, le dessin ou la caricature sont invités à y prendre part.

L'exposition se tiendra au Cercle Artistique de Bruxelles, rue de la Loi. Le vernissage aura lieu le 21 avril. Les œuvres devront être envoyées à l'Union Nationale, 83, rue de la Croix de fer, à Bruxelles.

Le Comité fait appel aux anciens étudiants détenteurs d'affiches pour qu'ils veuillent bien prêter celles-ci.

Pour tous renseignements, écrire au secrétaire de l'Interfacultaire d'Art, Axel Lemestre, 22, square Léopold, Laeken.



INSTALLEZ LA T.S.F. CHEZ VOUS

A PEU DE FRAIS...

La Maison E. VAN GUTSEM

96, av. Maréchal Foch Téléphone 15.28.94

Spécialiste de l'installation et de la vente des appareils de

T. S. F.

vous invite à lui rendre visite et vous recommande spécialement une appareil américain de premier ordre

LE SUPERHETERODYNE

Stewart Warner

Demandez une démonstration gratuite

FACILITES DE PAYEMENTS

Revue des revues d'art

Arts et Métiers graphiques, n° 39. — Continuant ses études consacrées aux grands maîtres de la publicité, cette revue donne dans son dernier numéro, un article important de Pierre Guéguen sur *Cappiello ou l'arabesque vivante*.

Signalons dans ce même numéro, aux cinéastes, un petit article sur la technique du dessin animé, signé André Vigneau.

Citons au hasard quelques autres articles : Les dessins du poète, notes sur A.-S. Pouchkine ; Graveurs préhistoriques et graveurs indépendants ; Les gravures d'Edgard Tytgat, etc., etc.

Cahiers d'Art, n° 7 à 10. — On oublie presque, en Belgique, l'existence des *Cahiers d'Art*, tant la parution de ses gros numéros spéciaux est espacée. Mais chaque fois qu'une de ces merveilles de l'édition d'art nous tombe sous les yeux, notre mémoire se ranime.

Le dernier numéro qui nous soit parvenu est entièrement consacré à l'art grec. Une étude de C. Zerros précède 208 planches. Cette revue qui a édité peu avant ce numéro un numéro spécial sur Fernand Léger, prépare pour le mois prochain, un important numéro consacré à l'œuvre de Joan Miró.

Les Beaux-Arts (de Paris). — Dans le n° 61, lire un grand article de Fritsch-Estrangin, consacré à l'exposition de 1935 à Bruxelles ; Ganguin et son temps, par Raymond Cogniat ; dans les n° 62 et 63, deux importants articles sur Daumier aident à mieux comprendre l'intéressante personnalité du maître caricaturiste.

Les Beaux-Arts (de Bruxelles). — Dans le n° 117, un article de Dupireux sur les dessins de Paerels. Dans le n° 116, d'intéressantes notes de Géo Charles sur l'Art précolombien, au Musée du Cinquantiennaire.

Gazette des Beaux-Arts, mars 1934. — Du sommaire de ce numéro, nous retiendrons particulièrement une étude de Jean Cassou sur *Ingres et ses contradictions*, étude extraite, croyons-nous, du livre sur Ingres qu'il doit faire paraître chez Floury, et une vivante analyse de l'époque du symbolisme, par le peintre Maurice Denis. J. M.

Pour n'importe quel livre

FRANÇAIS ANGLAIS ALLEMAND

adressez-vous à

COSMOPOLIS

LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Rue de la Montagne 72

(près St-Gudule)

T. 12.90.40

BRUXELLES

LES IDÉES ET LES LIVRES

A propos de l'U. R. S. S.

Pierre FREDERIX. — *Machines en Asie* (Plon).Ivan BOUNINE. — *Le Village* (Stock).Boris LEVINE. — *Jeunesse* (Carrefour) ;M. CHOLOKHOF. — *Terres défrichées*. (Editions Sociales Internationales).Maxime GORKI. — *Un événement extraordinaire* (Rieder).

Quelle que soit la sincérité, la lucidité, la valeur des témoignages que rapportent d'U. R. S. S., les voyageurs d'Amérique ou d'Occident, je tiens que le vrai visage de la Russie soviétique, c'est dans les écrits des Russes qu'il faut le découvrir. Leurs peintures, les discours qu'ils prêtent à leurs personnages, leurs exagérations mêmes dans la louange ou le blâme polémique, en disent long, et sur les sentiments véritables qui naissent là-bas : flammes de foi, résignation, délire créateur, désespoir ; et sur ce qui commande ces sentiments : ordre économique nouveau, pouvoir politique prodigieusement soucieux de l'opinion de ses sujets et qui ne laisse rien au hasard, pas même la naissance d'un livre, les phantasmes du génie.

Bien et mal, tout est là. Il n'est que de lire prudemment et parfois entre les textes ; il vaudrait mieux dire au-delà des textes. La vérité se découvre

dans ce temps, la Russie, il le montre, et le rend sensible. Et non seulement à l'esprit, mais à l'âme.

Il y a dans ce voyage autour du Transibérien, un sens singulier de l'Universel, des grands problèmes d'aujourd'hui, des grandes méditations de demain, un peu de vertige qui saisit tous ceux d'ici qui consentent à vouloir comprendre devant un monde en train d'échapper à leur étroitesse.

C'est dans l'ancienne Russie que nous rentrons avec *Le Village* de Bounine.

On reprochait naguère à ce livre sa poésie, cette lumière irréaliste en quoi se trouvaient des êtres plus semblables aux paysans décrits par La Bruyère, qu'à des hommes dignes de ce nom, cette fantaisie qui rayonnait trop, de personnages tel que Kousma ; on serait tenté de lui reprocher aujourd'hui son réalisme un peu pesant.

Mais l'un et l'autre de ces reproches se brisent sur cette œuvre solide et opaque qui, je le pense, défie le temps.

L'urgence des problèmes qu'ils se posent, l'impatience de leur imagination, empêchent peut-être nos contemporains de situer *Le Village* à sa place dans l'histoire du roman russe.

Peinture d'un monde aujourd'hui dépassé, surmonté, vaincu, mais qui forme encore et

pour longtemps, la substructure de la société nouvelle. Peinture noire, dure et pathétique.

On le voit bien à lire ces *Terres Défrichées* de Cholokhof, qui entreprennent de monter, environ ce temps, la naissance des premières formes du socialisme, mieux, la naissance de ses premières âmes.

Un village cosaque.

Il y a cent ans, il y a vingt ans, malgré la différence de lieu, n'étaient-ce point les paysans de Bounine qui vivaient ici, épais, butés, sournois, ignorants du monde qui commençait au-delà de leurs steppes, plus ignorants encore d'eux-mêmes et de leur grandeur ?

La révolution a passé sur eux comme un raz de marée, saccageant quelques isbas, nivelant quelques clôtures, emportant quelques débris. Mais, la révolution passée, tout a recommencé.

Pour eux, le Socialisme, les Soviets, ce sont des hommes un peu fous, très ambitieux, des étrangers souvent, — venus des villes, des ouvriers — êtres étranges, ne sachant rien des bœufs, des jachères, des labours d'automne, et qui prétendent faire la loi à la nature.

Le livre, c'est la lutte de ces hommes frustes et dévorés de foi, ceux d'aujourd'hui, et ceux d'hier, les moujiks séculaires. Rien de plus poignant que

cette lutte. La steppe et sa poésie, Gremiatchi-Log, ses tilleuls, ses prés, ses amours, le souffle d'ailleurs. L'envie, la méfiance, la haine déferlent autour de ces pionniers qui se battent ici comme ils se battaient dans la guerre allemande et dans la guerre civile.

Le sujet : fera-t-on le kolkhoz ? Ne le fera-t-on pas ?

Autour de ce sujet, les passions qui rôdent, la conspiration, l'espionnage, le meurtre, la volonté créatrice, l'héroïsme, la folie qui sauve tout quand tout est condamné.

Plusieurs de ceux qui vivent ici se laissent difficilement oublier. Et je ne pense point tant à Davidov, de la mobilisation des Vingt-cinq mille, — qui, à cause même de son héroïsme simple, constant et sans faiblesse, paraît surtout une création de l'esprit, une figure d'Épinal aux couleurs crues, à Poloutsev, incarnation de l'Officier Blanc, trop parfaitement cruel et fourbe, aux koulaks, mais à des personnages comme Nagoulnov, par exemple, comme Lioubichkine, comme Maïdaniukov, comme Loucha. Ceux-là traduisent des moments d'âme ; ils sont de la classe des Vagabonds, de Gorki, des Blaieaux, de Leonov.

Moins ample est le dessein de Boris Levine.

Ce sont surtout trois types qu'il nous montre dans Jeu-

nesse : Nina, Micha, Praskouchine.

L'intrigue est telle que le canon soviétique doit Peiger : Nina, sensible, conquise à la création socialiste, répudie Micha, l'individualiste tout occupé de soi qu'elle a manqué d'aimer, pour s'unir à Praskouchine : incarnation même de l'idéal d'état socialiste ; simple, dur, audacieux et travailleur.

Dite ainsi, l'histoire a tout pour repousser des esprits d'ici, qu'une telle simplicité découvre.

Mais il y a dans ce livre bien des qualités : composition robuste, agrément des tableaux ; aussi un certain pittoresque des esprits. Et il permet d'appréhender maintes choses sur les milieux intellectuels de Moscou, leurs nostalgies, leurs espoirs, leur vie.

On a tout dit, tout écrit sur Maxime Gorki.

Jeusse voulu consacrer la plus grande place à ces quatre Nouvelles dont la première, *Une Histoire extraordinaire*, donne son titre au volume que publient les Editions Rieder.

Tout ce qui faisait le Gorki des Vagabonds, de la Mère et, plus près de nous, de Klim l'Enfant, se retrouve ici : puissance de sentir le cœur secret des hommes, don de prêter la vie à des êtres, à des groupes d'êtres, à un peuple, à une époque. Charles PLISNIER.

Où va la gauche du P. O. B. ?

« ...On veut nous tuer, nous réduire au silence ». Ça, c'est crier à l'assassin ou je ne m'y connais pas. Et qui pousse ce cri? La gauche du P. O. B., nulle autre. P.-H. Spaak, benjamin des chefs du parti réformiste, serait-il sur le point d'être vendu par ses frères?

Que se passe-t-il donc? Mais, la chose la plus naturelle du monde pour quiconque rejette toute illusion sur « l'orientation nouvelle » du P. O. B.

Les hommes qui se groupent autour de « l'Action socialiste » ont fait maint et maint faux pas. Tout jeunes, en somme, ils ont partagé de très vieilles confusions et nourri des tendresses pour de fausses conceptions. Ils parlaient de la mort du réformisme. Ils parlaient avec timidité, avec sentimentalisme et souvent sur un mode diplomatique.

Ils étaient décents, peut-être, devant les ruines du réformisme, mais très faibles à coup sûr. Ils ont donné en plein dans le panneau du Plan. Et cela était tout à fait inquiétant pour le socialisme.

Toute leur sagesse ou leur retenue a été bien mal récompensée. La bureaucratie syndicale a trouvé que c'était joli et gentil tout plein de voter avec elle pour le Plan. Mais, après coup, elle considère que c'est bien peu de chose. Quand on marche pour le Plan on s'engage à bien des choses. On s'engage notamment à ne pas même dire son opinion sur les grèves. Encore bien plus à ne pas soutenir et encourager les ouvriers en lutte. On doit savoir que la Commission syndicale est tabou, que Cornille Mertens est Pape et Achille Delattre son inspirateur infailible. On doit comprendre que l'on est planifié une bonne fois et à jamais et que toute opposition, aussi anodine et modérée soit elle, à la politique réformiste officielle est passible de peines sévères.

Les collaborateurs de l'Action Socialiste n'avaient pas saisi tout cela. C'est pourquoi le Conseil général du P. O. B. leur donne ordre de cesser la publication de leur organe.

Et De Man qui tressa cette belle couronne de lauriers à Spaak, au congrès de Noël? Spaak a défendu son Plan cependant et plus abondamment que le Pape et les inspirateurs dont nous parlions. Et bien, oui. De Man, membre quasi omnipotent du haut conseil des quatre du P. O. B., qu'a-t-il fait, qu'a-t-il dit? Il a fait semblant de flotter, de peser, de concilier, mais en dernier lieu, lui aussi s'accorde avec l'implacable Cornille.

Alors, l'Action Socialiste se dresse et se révolte. Comprendrait-elle qu'elle est roulée, bien roulée? Systématiquement, consciencieusement roulée par De Man.

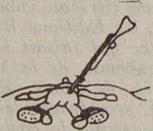
Spaak et ses amis semblent vouloir même la lutte contre le réformisme. Nous souhaitons que leurs intentions se raffermissent et que de la défense, ils passeront à une rude offensive.

Mais qu'ils se disent bien et une bonne fois que la tâche est énorme, comporte des grandes responsabilités, la défense à la fois souple et dure d'une doctrine socialiste cohérente, enrichie par les grandes expériences, une tactique qui compte avec toutes les données d'une situation difficile et tragique pour le socialisme.

Quant à nous, nous souhaitons qu'ils affronteront courageusement cette tâche et qu'ils seront à sa hauteur.

W. V. O.

Un scandale permanent



Le général von Einem, ex-commandant de la 3^e armée allemande pendant la guerre, et âgé de 81 ans, est mort. Dans son lit!

Les vingt-cinq promesses d'Hitler

Vingt-cinq mensonges !

Voici plus d'un an qu'Adolf Hitler détient le pouvoir.

Qu'a-t-il réalisé de son programme? C'est ce que nous examinons, ci-dessous, point par point (1).

Dès aujourd'hui, on peut cependant affirmer que le peuple allemand a été trompé dans son espoir de voir les fascistes allemands réaliser des promesses sociales qui dépassent leurs moyens et leurs intentions. De plus en plus se marque le véritable sens de la révolution national-socialiste : anti-ouvrière, anti-progressiste, favorable aux ploutocrates de l'industrie et planche de salut d'un régime que les nazis promettaient d'abattre.

On peut prévoir que, dans quelques années, le programme d'Adolf Hitler aura disparu de toutes les bibliothèques d'Allemagne, comme a disparu, en Italie, le programme de 1919 de Benito Mussolini.

Que ces trahisons successives servent de leçon aux ouvriers et aux intellectuels des autres pays. Il n'est pas difficile d'établir un programme et l'on est généreux de promesses quand on a la ferme intention de ne jamais les réaliser.

Ici même, en Belgique, les émules de Mussolini et d'Hitler s'organisent. Nul de ces tribuns de banlieue qui n'aient en poche son petit programme mirifique. Si vingt-cinq promesses ne leur donnent pas le succès, ils en feront cinquante ou deux mille; pour ce que ça leur coûte, ils peuvent être prodigues.

Mais prenez garde que le jour où, grâce aux subsides de l'industrie lourde et des banques qui paient leur propagande, prenez garde que ce jour-là, ils mettent leur programme en poche. Réclamez-leur des nouvelles de ce programme, les matraques ne manqueront point pour votre édification.

Bernés et battus, il vous restera une seule conquête certaine. Vous aurez conquis de nouvelles chaînes, plus lourdes, plus solides, le seul apport incontestable du fascisme.

M. Z.

1. Nous demandons, sur la base du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, la réunion de tous les Allemands en une grande Allemagne.

Gottfried Feder, le théoricien du parti chargé de commenter le programme du parti ajoute : « Nous ne renonçons à aucun citoyen allemand de Tchecoslovaquie, de Pologne, d'Alsace-Lorraine, du Tyrol du Sud, d'Autriche et des Etats successeurs de l'ancienne Autriche. »

Dès la seconde édition du commentaire, le Tyrol du Sud disparaît afin de faire plaisir à Mussolini. Dans de récents discours, des chefs national-socialistes ont déclaré que la question d'Alsace-Lorraine ne se posait plus.

2. Nous demandons pour le peuple allemand l'égalité de droits avec les autres nations, la suppression des traités de Versailles et de Saint-Germain.

Les Traités de Versailles et de Saint-Germain n'ont pas encore été déclarés abolis par le gouvernement hitlérien.

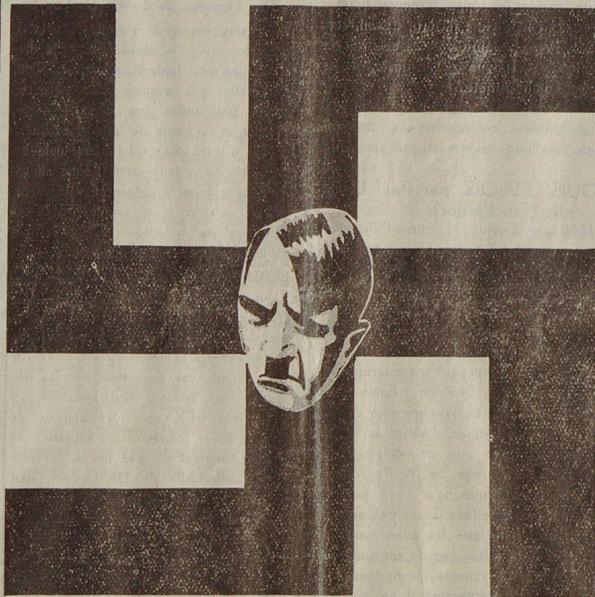
4. Ne peuvent être citoyens que ceux qui sont concitoyens; ne peuvent être concitoyens que ceux qui sont de sang allemand, en dehors de toute considération confessionnelle.

Ce point a été entièrement réalisé sauf pour quelques banquiers juifs. Non seulement les juifs, mais encore des millions de socialistes, de communistes et de pacifistes ne sont plus « concitoyens ».

5. Les non-citoyens ne peuvent vivre en Allemagne que comme hôtes et doivent être

(1) Pour ce travail, nous nous sommes servis entre autres de l'excellente étude de M. Eugène Meves, publiée dans la revue *Esprit*, du 1^{er} janvier 1934.

LE PROGRAMME FANTOME



régis par une législation spéciale, sur le statut des étrangers.

Leur nationalité n'a pas été retirée aux citoyens allemands d'origine israélite.

6. Le droit de décider de la direction et des lois de l'Etat ne doit appartenir qu'aux citoyens. Aussi demandons-nous que toute fonction politique, de quelque nature qu'elle soit, tant dans le Reich que dans les Etats fédérés ou les communes, ne puisse être exercée que par les citoyens.

Nous combattons la corruption d'un système parlementaire qui ne distribue les places que d'après les considérations de parti sans tenir compte des caractères ni du talent.

a) Le droit de vote n'a pas été enlevé aux citoyens allemands d'origine israélite.

b) Des dizaines de milliers d'employés, de fonctionnaires et d'ouvriers socialistes et communistes ont été remplacés dans leurs fonctions par des nazis. (Lutte des places.)

c) Le parlement corrompu a été remplacé par 641 députés... parmi lesquels 601 députés national-socialistes. Ces députés nazis ont droit à un abonnement de chemin de fer de 1^{er}, à un traitement de 600 marks par mois et, en outre, à des jetons de présence pour des réunions de comité. Leur travail consiste à venir écouter tous les six mois un discours de M. Hitler ou M. Goering, au Reichstag.

7. Nous demandons que l'Etat s'engage à fournir aux citoyens la possibilité de travailler et de vivre. S'il n'est pas possible de nourrir toute la population de l'Etat, les ressortissants de nations étrangères (non-citoyens) devront être expulsés du Reich.

Selon des statistiques officielles le nombre des chômeurs dépasse 4 millions. En fait, il dépasse 6 millions. Les centaines de milliers de républicains chassés de leur emploi ne sont pas inscrits sur les listes de chômage et ne touchent pas d'indemnité.

La où des national-socialistes ont remplacé les ouvriers républicains, leur salaire est inférieur de 100 marks aux salaires payés précédemment.

9. Tous les citoyens doivent avoir les mêmes droits et les mêmes devoirs.

Une formule semblable n'engage à rien et se retrouve dans la Constitution de tous les Etats démocratiques. Néanmoins, en fait, des droits spéciaux sont accordés aux membres du parti national-socialiste qui leur donnent des privilèges sur les autres citoyens.

11. Nous demandons la suppression de tous les revenus acquis sans travail et sans peine, l'abolition de l'esclavage des tantièmes et des intérêts.

Il n'est toujours pas ques-

tion, en Allemagne, d'abolir les revenus acquis sans travail et sans effort. L'abolition de l'esclavage de l'intérêt qui devait être opérée par diverses mesures, telles l'étatisation des banques d'émission et la réforme des impôts, il n'en est plus question.

Les impôts directs et indirects ont fortement augmenté; avec insistance, la presse officielle réclame la « reprivatisation » des grandes banques qui, lors de la crise de 1931, passèrent aux mains de l'Etat.

12. En considération des immenses sacrifices en biens et sang que toute guerre exige du peuple, l'enrichissement personnel par la guerre doit être considéré comme un crime contre le peuple. Nous demandons en conséquence, la récupération imputable de tous les bénéfices de guerre.

Jusqu'à présent, nul « Chârogard » n'a remboursé le moindre pfennig des millions de marks amassés pendant la guerre. Au contraire, Krupp et la Schwerindustrie sont plus puissants que jamais et gagnent déjà de nouveaux millions sur la préparation de la « prochaine fraîche et gazeuse ».

13. Nous demandons l'établissement de toutes les exploitations qui étaient jusqu'à présent constituées sous forme de sociétés (trusts).

Cette formule d'allure socialiste n'a pas été réalisée. Au contraire, la puissance des trusts est plus forte que jamais et certaines entreprises, telles les « Vereinigte Stahlwerke », contrôlés naguère par l'Etat, sont repassés sous l'influence d'intérêts privés.

14. Nous demandons la participation aux bénéfices dans les grandes exploitations.

Il n'est plus question de faire participer les ouvriers aux bénéfices des grandes entreprises. Tout ce qu'ils ont obtenu c'est : baisse de salaire, augmentation du coût de la vie.

15. L'ouvrier qui sait que la misère ne l'attend pas à la fin de ses jours sera plus disposé à reconnaître ses devoirs envers la communauté.

Nous demandons une large extension de l'assurance vieillesse.

Les interventions du patronat dans les allocations sociales ont été diminuées. La pension de vieillesse a été réduite de 15 %.

16. Nous demandons la création d'une classe moyenne saine et le maintien de cette classe moyenne, contrairement au marxisme qui pose comme une « loi de nature » l'écroulement de la classe moyenne. Nous demandons la comminution immédiate des grands magasins et leur location à bas prix aux petits artisans. Nous demandons que l'on tienn

compte dans la plus large mesure de tous les petits artisans en ce qui concerne les fournitures au Reich, aux Etats fédérés et aux communes.

Les grands magasins n'ont pas été communalisés ni loués aux petits commerçants. Les artisans et petits commerçants, pas plus que jadis, ne sont favorisés des commandes de l'Etat.

17. Nous demandons une réforme agraire appropriée à nos besoins nationaux, la création d'une loi prévoyant l'expropriation sans dédommagement du sol pour des buts d'intérêt général, la suppression des intérêts fonciers, et l'interdiction de toute spéculation immobilière.

Il n'est absolument plus question, actuellement, de réforme foncière, et encore beaucoup moins d'expropriation avec ou sans indemnité. L'intérêt foncier et la spéculation foncière existent toujours. Les hobereaux et les junkers peuvent dormir tranquilles; plus de danger qu'on parle du scandale de l'Osthilfe.

18. Nous demandons une lutte sans merci contre ceux qui nuisent à l'intérêt général, les criminels de droit commun, les mercantis, les accapareurs, etc., devront être condamnés à mort.

Nul mercanti ni accapareur n'a été mis à mort. Par contre, une vingtaine d'ouvriers socialistes et communistes ont eu la tête tranchée par la hache du bourreau. Des centaines ont été torturés dans les prisons et les camps de concentration.

19. Nous demandons le remplacement par un droit commun allemand du droit romain au service de l'ordre universel matérialiste.

Parlant du droit « allemand », le juriste Hasper déclare dans le *Völkische Beobachter*, du 12 janvier 1934 : « Le juriste, dans l'examen d'une cause et dans son verdict, doit apprendre à réfléchir comme un soldat ».

C'est une façon de dire que le juge doit obéir aux ordres du gouvernement comme le plus vulgaire feldwebel.

20. Afin de permettre à tout Allemand capable et travailleur d'acquiescer une instruction supérieure et de s'élever ainsi aux situations dirigeantes, l'Etat doit veiller à une réforme profonde de tout notre système d'enseignement. L'école devra, dès les plus basses classes, faire comprendre aux élèves l'idée de l'Etat. Les enfants particulièrement doués de familles indigentes, seront élevés aux frais de l'Etat.

L'accès aux universités et aux écoles supérieures a été rendu plus difficile qu'auparavant. L'enseignement civique a été développé par l'organisation de cours de science militaire, de sport et d'exercices militaires. Les enfants particulièrement doués et de familles indigentes ne sont pas élevés aux frais de l'Etat.

21. L'Etat doit veiller à l'élévation du niveau de la santé publique, en protégeant la mère et l'enfant, en interdisant le travail des enfants, en fixant par voie législative l'obligation de faire de la gymnastique et du sport.

Il n'y a pas eu de nouvelle loi protégeant la mère et l'enfant. Les femmes sont chassées des usines, les salaires des ouvriers ont baissé. Le sport et la gymnastique ne sont organisés que dans un but militaire.

22. Nous demandons la suppression de l'armée de métier et la création d'une milice nationale.

La caste militaire attache beaucoup plus d'importance à ce point que le peuple même.

23. Nous demandons une loi destinée à lutter contre le men-

PEINTURE et public

La peinture est un langage choisi au même titre que le verbe, le son ou le volume. Des dispositions naturelles — le don aidant — l'artiste choisira plutôt tel monde d'expression que tel autre. Ce dernier ne sera jamais qu'un moyen. En faire un but est la pire des hérésies esthétiques. C'est pourtant l'erreur commise depuis toujours par le grand public, et plus particulièrement dans nos contrées septentrionales. Elle a contribué à faire de la plupart des véritables artistes — surtout depuis le début de la seconde moitié du XIX^e siècle — des êtres vivant en marge de la société.

La foule a toujours eu une prédilection pour le virtuose soit du pinceau, de l'archet ou de la phrase. Elle aime le beau métier et n'a que faire des mobiles créateurs. Les balbutiements comme les élans des vrais créateurs n'ont jamais suscité que sa compassion ou même son mépris.

Etonnant paradoxe : alors que partout il est question de diffusion artistique, jamais le divorce entre l'artiste et le public n'a paru aussi complet.

L'art à la portée de tous les individus est une des utopies de notre temps. Cocteau l'a écrit avec raison.

La valeur foncière d'un Poussin rejoint celle d'un Cézanne. On ne peut à la fois louer Grunewald et médire d'Utrillo, admirer Breughel et nier Max Ernst. A des titres identiques aussi bien qu'à des titres divers, ils participent d'une sensibilité supérieure caractérisée. Lorsque la foule s'extasie devant Rubens — il faut avoir le courage de le dire — son enthousiasme pour autant qu'il ne soit pas de commande, s'adresse au merveilleux ouvrier et non au génial artiste. Pour l'élite, au contraire, tout en admirant la technique, ce qui importera au premier chef n'est pas la manière d'exprimer, mais la valeur profonde des idées et des sentiments évoqués. « Qui me comprend m'égal », a dit Raphaël.

Ces quelques réflexions ne sont peut-être pas inutiles au moment où, sous prétexte de sagesse et de retour à la tradition, il semble que le règne des « bons faiseurs » soit amorcé.

M. JOSSE.



songe politique conscient et contre sa diffusion dans la presse. Les journaux contraires au bien public devront être interdits. Nous demandons une loi pour lutter contre une orientation artistique et littéraire qui exerce une influence corruptrice sur notre vie nationale.

Le « mensonge politique conscient » propagé par une presse entièrement au service du gouvernement est devenu « la vérité officielle ». Les fameux autodafés des meilleurs livres allemands, l'exil des meilleurs écrivains et artistes illustrent ce point.

24. Nous demandons la liberté de toutes les confessions religieuses dans l'Etat pour autant qu'elles n'en mettent pas l'existence en péril ou qu'elles ne contreviennent pas au sentiment de bienséance et de moralité de la race germanique.

Les démêlés des nationaux-socialistes avec les Eglises catholique et protestante montrent la liberté dont jouissent les confessions religieuses en Allemagne.

25. Pour la réalisation de tout cela, nous demandons la création d'un vigoureux pouvoir central du Reich, l'autorité absolue du Parlement politique central sur tout le Reich et sur toutes les organisations en général. Nous demandons la création de chambres des états et métiers, pour appliquer dans les différents Etats fédérés les lois générales édictées par le Reich.

On sait ce que signifie l'autorité exercée par le parlement du Reich. Les députés ont uniquement le droit d'acclamer les discours de leurs chefs.

Quant au serment que font les chefs du parti concernant la réalisation des 25 points du programme, même au péril de leur vie, on peut se rendre compte que, malgré qu'ils aient trahi, ils sont toujours en excellente santé.

LE THÉÂTRE

Aux Galeries : CRIME ET CHÂTIMENT.

Au soir de la première, tout le monde était content : le directeur, les critiques, les spectateurs, la dame du vestiaire et l'agent de service. Les jolies madames papotaient à l'entr'acte : « Oh! ma chère, ce Baty, quel artiste! Avec quelle ingéniosité il a réglé la mise en scène! Les tableaux se succèdent sans interruption. Comme au cinéma, ma chère! » Bref, la publicité avait été bien faite. Declercq, attrapant par la manche un de ses invités, disait : « Eh bien! comme vous le désirez? » Valère Gille hochait la tête : « Du temps que j'étais de la Jeune Belgique... » Rency et Liebrecht — le premier qui est de l'Académie, le second qui en sera — s'exaltaient aussi. Et Dupierreux, dans sa baignoire, applaudissait.

Donc, ce qui suscitait l'admiration, ce n'était pas tant l'œuvre de Dostoïevski, ni même l'adaptation scénique de Gaston Baty, mais surtout la mise en scène, les décors, la rapidité avec laquelle les tableaux se succédaient. Et, en effet, tout avait été mis au point avec minutie : les éclairages jouaient d'une façon précise, les acteurs étaient parfaitement en possession de leur rôle, les machinistes manœuvraient adroitement.

Est-ce à dire qu'il faut pour cela crier au prodige? Mais le music-hall ne réalise-t-il pas depuis longtemps le changement à vue? Et la scène tournante, en d'autres théâtres, ne permet-elle pas toutes les métamorphoses?

Et puis, vraiment, est-il souhaitable que les metteurs en scène de théâtre accordent la presque totalité de leur attention aux décors multiples? Je ne le crois pas. A moins qu'il s'agisse d'un spectacle de fantaisie — une opérette ou une revue, par exemple — le décor, au théâtre, doit être réduit à l'essentiel. Ce qui doit, avant tout, retenir l'attention du spectateur, c'est le texte, le caractère des personnages, l'intrigue, LA VALEUR DE LA PIÈCE.

« Comme au cinéma », disent les belles madames. Mais non, mais non! Les plus beaux décors ne seront jamais que toiles et cartons lorsqu'on les comparera à ces « plein air » prestigieux que nous offre l'écran, à ces villes et à ces routes, à ces campagnes mouvantes sur lesquelles le soleil éclate. Le cinéma est tout aussi ridicule lorsqu'il veut imiter le théâtre et limiter son champ de prise de vue au seul décor d'une comédie. A chacun sa place et son rôle. Au théâtre : exaltation de la vie intérieure par le VERBE. Au cinéma : avant tout IMAGES et MOUVEMENT.

Voilà ce que j'avais à dire à propos de « Crime et Châtiment ». Le roman de Dostoïevski vaut certes mieux que la pièce — qui n'est, en somme, qu'un mélo construit avec discrétion! Le roman, dont la pièce est tirée, a été écrit en 1866. Depuis, il y a eu Mistinguett, la guerre et la révolution de 1917.

Marcel DEHAYE.

LA MUSIQUE

A la Monnaie : ELEKTRA.

Les œuvres de Richard Strauss ont longtemps montré cette progression continue dans la voie du nouveau et de l'inexploré qui caractérise l'évolution des génies créateurs. Peu de compositeurs, avant la guerre, ont été aussi loin que Strauss dans la découverte des terres musicales; on peut regretter qu'après cette prodigieuse « Elektra », son auteur ait marqué un retour sur lui-même.

Vaste bloc cyclopéen, cette partition sans entr'acte dont l'exécution dure près de deux heures, surprend et bouleverse par sa puissance expressive, par sa violence. La haine et la vengeance y ont des accents déchirants d'une âpre dureté, que la trame orchestrale souligne de commentaires farouches où l'harmonie emprunte parfois des accords complètement libérés de toute entrave harmonique mais dont l'action sonore est une trouvaille géniale. L'œuvre a une allure réellement fatidique : point de développement philosophique, point d'explication cosmique : un drame sauvage, des cris qui jaillissent des entrailles avec une force primitive. Depuis l'arrivée d'Oreste, le drame suit une courbe ascendante et à chaque instant la musique trouve de nouveaux arguments et une puissance sans cesse grandissante jusqu'aux pages prodigieuses du final, aujourd'hui encore étonnantes.

Le rôle d'Elektra est écrasant et exige de son interprète une voix et une résistance physique peu communes. Mme Carro se donne entièrement à son personnage et si l'on peut regretter ses danses d'une violence bien atténuée, elle assume néanmoins son rôle sans défaillance. Elle était entourée de Mme Bonavia (Chrysothème) et de Mme Vhita qui dessina admirablement le personnage de la reine Clytemnestre. M. Toutenel fut un excellent Oreste, et MM. Grimard, Wilkin, Mayer et Gilson, Mmes Hízette, Prick et Rambert unirent leurs efforts pour défendre cette œuvre périlleuse et grandiose. Le public associa M. Corneil de Thoran, qui dirigeait la représentation, au succès des interprètes.

J. WETERINGS.

Calendrier des Concerts

- MERCREDI 11 Avril :
— à 20 h. 30, au Conservatoire : Récital de piano Jeanne-Marie Darré.
JEUDI 12 Avril :
— à 17 heures, en la salle de l'Union Coloniale : Une heure de musique — G. de Golesto, pianiste.
VENDREDI 13 Avril :
— à 20 h. 30, en la Grande Salle du Palais des Beaux-Arts : Jack Payne.
DIMANCHE 15 Avril :
— à 14 h. 30, en la Grande Salle du Palais des Beaux-Arts : Concert Defauw, avec M. Huberman, violoniste.
LUNDI 16 Avril :
— à 20 h. 30, en la Grande Salle du Palais des Beaux-Arts : Deuxième audition du Concert Defauw.
— à 20 h. 30, au Conservatoire : Concert Pitsch — Quintette belge d'instruments à vent.
MARDI 17 Avril :
— à 20 h. 30, en la Grande Salle du Palais des Beaux-Arts : Concert Peellaert.
— à 20 h. 45, au Conservatoire : Récital de piano Rudolf Serkin.
MERCREDI 18 Avril :
— à 20 h. 30, en la Grande Salle du Palais des Beaux-Arts : Cab Calloway et son Orchestre du Cotton Club d'Harlem (New-York).

LE CINÉMA

La revue des films

JE NE SUIS PAS UN ANGE.

Toute la sensualité canaille de Mae West, au service d'une intrigue qui ne vaut pas celle de « Lady Lou ».
On peut voir la version originale de « l'm no Angel », la version doublée en étant, comme il se doit, un monument d'incompréhension et de mauvais goût.

SYMPHONIE INACHEVÉE.

Sans doute venons-nous un peu tard pour parler de ce film honnête, propre, bien fait et bien joué.
Ces qualités se faisant de plus en plus rares à l'écran, nous nous devons pourtant de les souligner.

JENNY FRISCO.

Dans la lignée de la « Faute » et du « Secret de Mme Blanche », un film honnête et très bien joué par Ruth Chatterton.

Mais combien de fois faudra-t-il redire que, moins que tout autre, ce genre de film ne supporte pas le doublage?

Et puis, tout de même, la jeune-fille-abandonnée-de-tous-et-qui-tourne-mal, et la mère-infâme-qui-refuse-de-se-faire-connaître-de-son-enfant, on commence à en avoir légèrement assez...

SCEUR BLANCHE.

De la guimauve, et encore de la guimauve.
C'est avec peine que l'on voit l'excellente Helen Hayes se produire dans d'aussi tristes niaiseries, dignes au plus de son patenaire Clark Gable.

A propos de

LA CHATELAINE DU LIBAN.

Le faux amour d'un faux capitaine pour une fausse vamp d'exportation française. Inutile d'ajouter que Jean Murat joue aussi mal qu'il se peut, que Spinnelly prend terriblement de la bouteille et que les dialogues de M. Pierre-Benoît de l'Académie-Française sont dignes de Maurice Dekobra.

A part cela, la mise en scène de Jean Epstein est sobre et sans fautes de goût trop visibles.

LA DERNIÈRE COMPAGNIE.

Une lectrice nous écrit pour s'étonner de ce que nous ayons fait ici même l'éloge du film de Kurth Bernhardt, œuvre « socialement néfaste » parce que glorifiant l'héroïsme militaire.

Je pense qu'il est inutile d'insister sur nos sentiments à l'égard de semblables productions.

Toutefois, dans le cas qui nous occupe, intervient un élément de « temps » qui

rend admissible l'éloge de la « Dernière Compagnie » et permet de négliger sa signification idéologique, surtout, comme c'était le cas, dans une critique de quelques lignes, soulignant uniquement les mérites techniques d'une œuvre à cet égard intéressante.

SPECTATOR.

P. S. — Nous publierons la semaine prochaine un article de M. A. Mirovitch sur le film de Jacques Feyder : « Le Grand Jeu », dont l'action, on le sait, se déroule à la Légion étrangère.



Jeudi 19 Avril, à 20 h. 30
Salle des HUIT HEURES
PLACE FONTAINAS, BRUXELLES

Deuxième projection du Film de
Joris IVENS et Henri STORCK

Misère au Borinage

(présenté au « Club de l'Ecran »
sous le titre : « BORINAGE ».)
Prologue
par le Théâtre prolétarien

Prix d'entrée : 5 fr. - Chômeurs : 2 fr.
Des places réservées à 10 fr. en location
à la Librairie Henriquez, 13, rue d'Edimbourg. — Tél. 11.47.64.

Séance organisée par « E.P.I. » (Educatrice par l'Image), rue Marie-Henriette, 90, Bruxelles.

L'homme invisible



Traqué de toute part, l'HOMME INVISIBLE va-t-il enfin être découvert? Les policiers le suivent à la trace de ses pas...

Ce film prodigieux passera au Studio du Palais des Beaux-Arts, à partir du 19 mai prochain.



Source de la Reine

DISQUE ROUGE

C'est l'alimentation, l'excès de travail, les tracas, en un mot la vie elle-même, qui encrassent nos organes.

L'Eau de la Reine — non gazeuse — prise à jeun et aux repas, les nettoie, les remet en bon état de fonctionnement et les empêche de vieillir.

Jeune fille, excellente sténo-dactylo, parfaite connaissance du français; flamand; très bonnes notions d'anglais; cherche occupation auprès avocat, architecte, médecin de préférence.

Ecrire au journal sous initiales O. D.

CARREFOUR

5, PLACE MADOU, 5

A partir de Vendredi
pour 7 jours seulement

le célèbre Film de RENE CLAIR

A nous la liberté

CONCLUSIONS

Au terme de ces articles, qui ne sont pas à proprement parler un reportage, mais qui ont eu pour but, en ordre principal, de mettre les choses au point dans le tumulte des polémiques partisans, je crois bon de signaler, parmi toutes les causes des émeutes de janvier et de février, celles qui me paraissent prédominantes.

Ces causes, je puis dire que je les ai, une à une, longuement étudiées au cours de divers reportages, tous convergents, qu'ont publiés d'autres journaux belges ou étrangers. J'ai décrit la grande pitié de la jeunesse universitaire française, le désarroi qui sévit dans les milieux politiques de gauche, la désagrégation des forces républicaines, l'énorme gâchis qui règne dans l'administration des différentes polices françaises et j'ai tâché, en outre, d'analyser minutieusement l'affaire Stavisky, ainsi que ses multiples ramifications. Je crois donc être bien placé pour faire le point.

On a dit : « La France est en période de décadence. » Ceux qui répètent si volontiers cette affirmation commode ferment les yeux sur ce qui se passe dans leurs environs immédiats. S'il y a, en effet, un pays fourbu, une population au bord de l'abîme, c'est bien nous.

Nous n'avons à faire à la France nulle remontrance. La banqueroute est à nos portes, que dis-je? Elle est déjà dans la maison. « La grande pénitence », nous la sentirons, nous la subirons de plus en plus. Notre industrie, avec ses vieilles méthodes, s'avère de jour en jour plus incapable de soutenir la concurrence. Nos petits commerçants ne savent plus à quel saint se vouer. Nos finances publiques semblent avoir été dilapidées dans la caverne d'Ali-

AUTOUR DE L'AFFAIRE

Ce que j'ai vu à Paris

(SUITE ET FIN)

Baba (voyez à ce sujet le dernier rapport de la Cour des Comptes). Notre colonie est devenue un chancre. En politique extérieure, nous ne sommes plus, chacun le sait, qu'une nation serve. Il n'y a pas de quoi, vraiment « la faire à l'indépendance » : nous sommes liés par des engagements sanglants qui devraient valoir aux responsables l'application de l'article 99 de la Constitution.

Au point de vue de la politique intérieure, nous voici collés au mur d'argent, aplatis contre lui. Quant à nos administrations publiques, nous sommes dans l'huile jusqu'au cou.

Qu'on nous prenne maintenant du côté intellectuel, que valons-nous encore? Il y a quelques années, la Flandre était en train d'opérer un splendide redressement. Aujourd'hui, après le triomphe de la politique, c'est de nouveau le marasme. Je viens de faire un tour là-bas. Ils sont actuellement à cinquante sous zéro.

Et si les regards attristés se tournent vers la Wallonie, ils n'aperçoivent d'Arion à Malmedy qu'un pays harassé par l'exploitation des uns, par le chômage des autres, un pays qui se vide de sa substance humaine, de son industrie jadis prospère, voire de son sous-sol.

A côté de ces faits navrants, quelles raisons d'espérer? Je n'en vois pas beaucoup aujourd'hui.

XXX

Cela dit, revenons à la situation en France.

Ma tâche est singulièrement facilitée par la remarquable enquête qu'a publiée l'édition, dans l'*Intransigeant*, Paul Allard sur ce sujet très actuel : « Que faire de nos fils et de nos filles? », articles que *Les Editions de France* viennent de réunir en volume.

Paul Allard occupe dans le journalisme contemporain une place fort enviable.

Je ne vous parlerai pas aujourd'hui des enquêtes que Paul Allard donne à divers journaux comme *Vu* et *Les Annales*. Chacune de ses investigations sur la *res publica* mérite le plus vif intérêt, mais ce qui nous importe aujourd'hui, c'est la situation faite par le régime économique libéral aux intellectuels français.

Détruite, dans sa dernière chronique du *Soir*, chevauchée de ce beau titre « Les lumières qui s'éteignent », nous dit : « Il y a trop d'avocats, trop de médecins, trop d'ingénieurs ». Passe encore pour les avocats. Il semble que, de plus en plus, l'avocature devienne le dépotoir d'une jeunesse sans grandes capacités, ce qui ne hausse pas le niveau, déjà très bas, de cette profession si galvaudée. Mais les ingénieurs et surtout les médecins! Qu'il y ait trop de médecins, en France et en Belgique, voilà qui me dépasse. Certes, je ne suis pas un thuriféraire des Esculapes (ils ont commis autour de moi trop de bêtises, pour que je n'aie point l'envie de coiffer la plupart d'entre eux du bonnet d'âne, en

leur récitant le latin du *Malade Imaginaire* : *Purgare, etc.*) mais, quand on sait où en est actuellement la santé publique, on serait tenté de dire plutôt : « Il y a trop peu de médecins ». Paul Allard précise que la France compte aujourd'hui un médecin pour 1.600 habitants. « Or, on admet couramment que, pour faire vivre un médecin décemment, la moyenne est de 2.000 habitants ». Faut-il que les pères et les mères soient insoucieux de la santé de leur progéniture!

Je viens de visiter le « Centre de prophylaxie mentale de la Seine » (Hôpital Henri Rouselle) que dirige le célèbre docteur Toulouse. Un remarquable rapport de l'éminent praticien indique la proportion des tuberculeux et des psychopathes : 40 Français, un tuberculeux et un psychopathe; pour le département de la Seine, 1 psychopathe sur 27 habitants. Tenez compte du nombre considérable des cancéreux, des rachitiques et des autres catégories de malades, et dites-moi ensuite si le fait qu'une population de 40 millions d'habitants n'a que 36.000 médecins, n'est pas une chose navrante.

Comparez cette phalange de guérisseurs à l'armée des bistros empoisonneurs et vous aurez là une preuve entre mille de ce que vaut le régime économique libéral.

Le monde va de sa... Ah! certes! Mais comme il va, le monde, sous la direction d'une bande d'aigrefins « honnêtes » et

de jouisseurs décorés!

XXX

Le régime économique libéral. Paul Allard n'en parle point, ne prononce pas même ces mots. Néanmoins, la lecture de son livre en impose d'un bout à l'autre l'image obsédante. Toutes les carrières libérales, les plus utiles, sont « encombrées » de la même façon que la médecine. Il y a trop d'architectes là où les taudis pullulent! Trop d'artistes dans un monde où l'art s'exile dans quelques coins de la Cité!... Trop d'ingénieurs dans un pays comme le nôtre où 1.577 communes sont sans conduites d'eau, où 1867 communes n'ont pas d'égoûts!...

La loi de l'offre et de la demande joue librement partout!

Elle sévit notamment aux Universités. « D'une manière générale, écrit Paul Allard, l'on peut affirmer qu'un très grand nombre d'étudiants choisissent leur Faculté, non par goût ou par vocation, mais simplement comme un moyen de gagner leur vie. » C'est normal, je le sais, mais n'est-ce pas effarant? Votre fils qui a toutes les dispositions requises pour devenir un bon docteur, le libre jeu des lois économiques en fera peut-être un mauvais avocat ou un médiocre ingénieur, parce que ces carrières sont moins « encombrées » que la première. Remarquez d'ailleurs que, dans dix ans, la profession qu'il aura choisie non par goût, non par aptitude, mais pour

« se faire sa place au soleil », sera vraisemblablement « encombrée », elle aussi. Let the best man win », dit cette bonne vieille économie libérale qui, après avoir mêlé brochets et tanches, s'extasie : « Vous voyez! Ce sont les plus forts qui mangent les plus faibles », qui arrache les bœufs aux pâturages, les aligne avec les pur-sang des champs de course, puis s'écrie : « Ah! nous vous le disions bien que ce seraient les meilleurs qui atteindraient les premiers le poteau d'arrivée! »

Le livre de Paul Allard constitue, qu'il le veuille ou non, le plus rude réquisitoire que j'aie entendu contre notre système économique. En ce sens, M. de Monzie a cent fois raison lorsque, dans sa préface, il qualifie Paul Allard « d'agitateur spirituel ».

XXX

Lorsque vous aurez lu : *Que faire de nos fils et de nos filles?* vous me dispenserez d'indiquer plus longuement les causes principales des émeutes de janvier et de février. Vous comprendrez mieux la colère qui s'est emparée de la jeunesse française, que celle-ci soit d'extrême-droite ou d'extrême-gauche. Et vous vous direz que, si les choses continuent d'aller du train dont elles vont, la prédiction de Bergery pourrait bien se réaliser à bref délai :

« Je ne suis pas prophète, déclarait-il récemment. Mais je crois qu'il y a deux chances sur trois pour que l'année en cours s'achève dans une révolution sanglante. »

En tout cas, j'ose affirmer, pour ma part, grâce à mes nombreux contacts avec la jeunesse française, qu'elle n'est plus du tout disposée à se laisser faire.

La France est sur la voie d'une sérieuse renaissance.

Paul RUSCART.

le ROUGE et le NOIR

M. Lippens émule de Goering

(Suite de la 1^{re} page)

L'affaire cependant souleva une discussion fort orageuse à la séance suivante du conseil académique. Le domestique-recteur dut entendre de la part de nombreux professeurs de dures vérités. Entre autres que son rôle était de défendre les prérogatives et les traditions de l'Université, plutôt que les passions politiques d'un ministre et bienfaiteur.

Pour sa défense, M. Bessemans fit, en un style pompier, appel aux entiments patriotiques de l'assemblée. Par malheur pour lui, s'y trouvaient plusieurs anciens combattants qui rappelèrent fort judicieusement qu'au front on leur avait maintes fois assuré qu'ils se battaient précisément pour des droits et une liberté que la circulaire Lippens précisément, voulait atteindre.

Finalement une commission spéciale fut chargée de rédiger un texte conciliant qui n'était qu'une approbation de l'initiative du ministre.

Depuis lors, M. Lippens, pour apaiser le conflit, menace de ses foudres les professeurs récalcitrants. Au cours d'une entrevue orageuse avec l'un de ceux-ci, il déclara entre autres « qu'il ne pouvait admettre qu'un professeur d'Université en appelle à ses convictions républicaines et qu'une telle audace serait impitoyablement suivie de la révocation ».

Les choses en sont là. Ajoutons que vis-à-vis des étudiants les moyens de pression sont plus brutaux encore.

Aussi les jeunes Flamands qui crurent un instant qu'une Université flamande serait une institution permettant le développement de leurs aspirations culturelles et nationales ont tout loisir de se rendre à la cruelle évidence.

M. Lippens se dit peut-être que tout cela durera bien aussi longtemps que lui; mais ce n'est pas sûr.



Le Maréchal Lyautey reçoit un biberon d'honneur

Le maréchal Lyautey vient de faire publiquement adhésion aux Jeunesses Patriotes, au cours d'un banquet, évidemment. C'est l'« Echo de Paris » qui nous conte les péripéties de cette singulière adhésion :

« Enfin, le maréchal Lyautey se lève... Il assure la jeunesse de son admiration puis, brusquement, déclare : « Moi aussi, je suis main- » tenant J. P. » Les acclamations couvrent sa voix. Un insigne ? Il demande un insigne. Dix mains se tendent vers lui. Il prend un insigne et l'accroche à sa boutonnière et, pour mieux marquer que c'est aux étudiants qu'il prouve son amitié, il saisit un biberon et s'en coiffe. La salle est en délire. Ser- viettes, bérets, tout vole en l'air.

« Un étudiant monte sur une chaise et lit le « bulletin de service » que voici :

« Le Conseil National des Phalanges Universitaires, réuni im- promptu entre la poire et le fro- mage, déclare phalangeard d'hon- neur Lyautey, Hubert, maréchal de France. »

« On ne peut nier que ça avait de la gueule », ajoute le journa- liste (sic) de l'« Echo de Pa- ris ».

Nous n'en doutons nullement et ne serons pas plus étonné que ça le jour où nous apprendrons que le maréchal Lyautey a été adopté dans une école maternelle, ou bien qu'il a été nommé « nourrisson d'honneur » dans une crèche pari- sienne.

Un biberon incassable à ce Lyautey ! Un nouveau bâton à ce maréchal... Un bâton de réglisse !

Plus que jamais un organe libre de toutes attaches est nécessaire.

Indépendant, d'esprit combat- tif, ardent dans la polémique, sans jamais en prendre à son aise avec la vérité, LE ROUGE ET LE NOIR est votre journal.

Lisez-le ! Faites-le connaître.
Abonnez-vous en versant 32 fr. au cpte-ch. postal 2883.74.

Séance du 28 mars

Où en est le féminisme ? A quand l'égalité des sexes ?

Depuis plus de trois ans que ce sujet ne fut plus traité devant le public du ROUGE ET NOIR, les idées ont évolué, certains points de la législation ont été modifiés, les résistances se sont affaiblies. Les femmes sont-elles satisfaites ? Ont-elles encore des griefs à faire valoir ?

Il semble bien que oui, et que les quel- ques satisfactions qui leur ont été don- nées sont bien insuffisantes. C'est ce qui ressort d'ailleurs du débat au cours du- quel de nombreux orateurs et oratrices traitèrent du féminisme sous ses divers aspects.

Mme Nelly Gillet énumérera les reven- dications féministes qui sont d'ordre ma- tériel et d'ordre moral. D'ordre matériel ou économique puisque la femme doit aujourd'hui travailler au bureau, à l'ate- lier ou à l'usine, où elle se plaint de sa- laires trop bas, de longues heures de travail.

Certains parlent du « retour au foyer ». Qu'on accorde un salaire suffisant à nos maris et beaucoup d'épouses ne deman- deront pas mieux que de rester au foyer ! Quant à ceux qui excipent de la concu- rence, dangereuse pour l'homme, de la main-d'œuvre féminine, qu'ils se rallient à la seule formule valable : à travail égal, salaire égal.

Les revendications d'ordre moral se justifient par la situation d'infériorité dans laquelle on maintient la femme. Toute sa vie se déroule sous le signe de l'autorité à laquelle elle est soumise. La législation, malgré quelques amélio- rations appréciables, est toujours parti- ale et favorise nettement l'homme.

Précisément, M. Raymond Jacquot, qui succède à l'oratrice exposera longuement et avec précision ce qui a été fait à cet égard dans le domaine juridique. Il es- time que le féminisme a emporté la quelques victoires importantes et craint fort qu'une égalité complète soit impos- sible à réaliser.

Mlle Arlette Léauté, la jeune et en- thousiaste directrice du « Journal des Mères », après avoir étudié le cas dou- loureux des enfants naturels, espère voir une société meilleure et plus équitable naître de l'union des femmes et des hom- mes joignant leurs efforts.

Quant à Nicolas Lazarevitch, il analy- sera plus spécialement la nouvelle situa- tion faite à la femme par son utilisation dans l'industrie. En Allemagne, en Autri- che, on mène la même campagne contre la présence de la femme à l'atelier. La- zarevitch croit que, précisément, c'est de s'être trouvées groupées dans les fabri- ques qui a permis aux femmes de prendre conscience de leur infériorité et de se créer un esprit de classe.

C'est Mme De Craene-Van Duuren qui

terminera la longue liste des orateurs in- scrits pour ce débat. Elle le fera avec un humour qui ne rendait que plus amères certaines boutades. Ainsi, quand elle cita- ra la Bible : « Tu ne convoiteras ni la maison, ni la vache de ton voisin » ou quand elle constatera : « On dit aujour- d'hui : la femme, comme on dit : la pou- le, le chien, le haricot... » Certains, doués sans doute des meilleures intentions, veu- lent protéger la femme. « Tant que nous serons protégés, nous serons amoindris et notre seule protection nous ne l'ob- tiendrons qu'en conquérant notre liberté individuelle. Nous ne voulons plus jouer ce rôle d'être de seconde zone. »

Conclusion qui ne pouvait que provo- quer l'enthousiasme de nombreuses audi- trices et un débat public des plus animés.

Les uniformes interdits ou tout finit par des... Janson



Le militant (à Paul-Emile). — Est-ce qu'on vous la demande, nous, la couleur de votre chemise ?

THEATRE POPULAIRE DE BRUXELLES

Le Théâtre Populaire de Bruxelles conti- nue sa tournée de propagande antifasciste et se rend en province auprès des groupes dési- rant organiser une représentation dans leur localité. Le Théâtre Populaire est à la dis- position de ces groupements les samedis, di- manches et lundis, avec le spectacle qu'il présente durant la période d'été : *Somme- nous prêts*, pièce en trois actes. Tous ren- seignements chez M. Bouez, 175, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.

Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération internationale des Tribunes libres

En la salle des Huit Heures

11, place Fontainas. Prix d'entrée : 4 francs. Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture à 20 heures

Toutes les séances sont publiques. Une concertation spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne accès à toutes les séances. La saison 1933-1934 prend fin au mois de juillet. Le prix de l'abonnement jusqu'à la fin de la saison 1933-1934 est de 20 fr. s'abonne en versant la somme au C.C.P. 1713,61 (P. Fontaine, Brux.)

CE SOIR

Mercredi 11 avril, à 20 h. 30 :

Débat public sur ce sujet :

Faut-il interdire le port des uniformes ?

Les lois proposées au Parlement sont-elles des lois sclérotées ? La nation est-elle en péril du fait que les membres des organisations politiques revêtent un uniforme ? L'interdiction du port de l'uniforme atteindra-t-elle toutes les orga- nisations politiques ? S'insurgeront-elles contre la loi ou vont-elles se soumettre sans résis- tance ?

Orateurs inscrits dès à présent :

MM. Walter DAUGE, au nom des Jeunes Gardes Socialistes ; War VAN OVERSTRAETEN, au nom de la Ligue Inter- nationale Socialiste Antiguerre.

Mercredi 18 avril, à 20 h. 30 :

Débat public sur ce sujet :

POUR ET CONTRE LA LIMITATION DES NAISSANCES

La surpopulation est-elle une des causes de la crise mondiale ? Le contrôle des naissances apporterait-il un remède ? Le problème de la maternité consciente, L'eugénisme et le mariage parfait. Le droit à l'avortement. Morale chrétienne et morale rationnelle.

Orateurs inscrits ou invités :

Mme Isabelle BLUME ; MM. Léo CAMPION ; M. DUGAU- TIEZ ; Dr P. HENNEBERT ; Dr IMIANITOFF ; Rodol- phe LANGBANK.

Mercredi 25 avril, à 20 h. 30 :

Débat-spectacle

avec le concours des
RENAUDINS

Pour suivre, des débats sur :

Le rétablissement de la censure.
Faut-il s'enrôler dans un parti ? Lequel ?
Pour ou contre la chasteté ?
Le front unique de gauche est-il réalisable ?

Le Rouge et le Noir

Hebdomadaire - littéraire, artistique, politique, social
Ni enchaîné — ni déchaîné — éclairé — libre — tolérant
L'Organe des générations montantes

CONTRE...

une presse marchande et vendue...
une politique à la petite semaine...
une littérature de salon et d'académie...
l'abêtissement des masses...

POUR...

une littérature saine et constructive...
une vie nouvelle et équilibrée...
une organisation rationnelle...
la vérité et la justice...

LE ROUGE ET LE NOIR

n'est pas une affaire. Aidez-le si vous pouvez l'aider et si vous avez conscience qu'il fait œuvre utile. Abonnez vos amis. Diffusez ce journal.

32 frs jusqu'à fin 1934 au C.C.P. 2883.74

SPECTACLES

UNE RETROSPECTIVE
FRITZ LANG

12 avril, en la salle Atrium, 55, boulevard Botanique, à 20 h. 30 très précises.

Le groupement cinématographique indé- pendant Art 7 a récemment inauguré son cycle de séances en présentant *Le Chapeau de paille d'Italie*, de René Clair. Ayant ainsi payé son tribut à l'école française, Art 7 consacra sa prochaine réunion à l'un des maîtres du cinéma germanique : Fritz Lang.

Dans le désir d'éclairer aussi complète- ment que possible la personnalité du grand metteur en scène, Art 7 a fait choix de *Métropolis*, qui sera projeté dans sa version intégrale, et de *Les Espions*, dont on verra les fragments les plus significatifs. M. Carl Vincent prendra la parole au cours de cette réunion qui aura lieu le jeudi

THEATRE DE LA MONNAIE
Mercredi 11 avril, *Elektra*. — Jeudi 12, *Carmen*. — Vendredi 13, *Rigoletto*; *Myo- sotis*. — Samedi 14, matinée, *Elektra*; soi- rée : *Le Bon Roi Dagobert*. — Dimanche 15, matinée, *Aida*; soirée, *Les Noces de Jeannette*; *La Bohème*. — Lundi 16, *Escla- rmonde*. — Mardi 17, *Sigurd*.

PALAIS D'ETE
Programme presque entièrement renouvelé, à partir de vendredi : quatre « grosses » vedettes : les 4 éléphants-comédiens de Fisher, et dix numéros de tout premier ordre, parmi lesquels le jongleur Alexandro, les duettistes Varnels, le Cavalier Blanc, etc.

COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

OOO Nous lisons dans les *Beaux-Arts* de Paris, à propos du Palais des Soviets, l'avis suivant : *Le projet de B. M. Ispahan, pour le Palais des Soviets à Moscou qui l'a em- porté au concours, est à présent définitive- ment sanctionné avec les modifications qui y ont été ajoutées par l'auteur avec le con- cours de V.-A. Stchoups et V.-G. Gel- freith. Ces trois architectes sont chargés de la construction du gigantesque édifice qui aura une hauteur de 415 mètres — le projet ori- ginal n'en avait que 215 — et sera couronné d'une statue de Lénine d'environ 80 mètres de hauteur.*

OOO Un lecteur de la même gazette prie la rédaction d'insérer l'avis suivant : « *L'Art aux Artistes. Un groupe de peintres profes- sionnels considérant que la critique d'art est inutile et néfaste, seraient reconnaissants aux confrères partageant leur idée, de la faire savoir au délégué du groupement.* » *Beaux-Arts* répond que le bureau du journal est, lui aussi, tout prêt à recevoir

l'adhésion de ceux qui ne veulent pas qu'on parle d'eux. Gageons que même le délégué du groupement en question s'abstiendra d'en- voyer son nom.

OOO Le 3 juin prochain, sera inauguré le nouveau musée de Dinant, dû à l'initiative de M. Gérard. L'article premier des statuts de la Société de fondation stipule : « Réali- ser à Dinant la création d'un musée réservé au passé historique et artistique de la ville, et créer, à côté de ce musée, une bibliothè- que et un dépôt d'archives et de tous docu- ments relatifs à l'héroïsme civil en Belgique pendant la guerre de 1914-1918. » C'est joindre l'utile à... l'utilisable !

OOO Bientôt commencera dans la *Clameur*, l'organe mensuel de l'Union des In- tellectuels Pacifistes (47, rue Montorgueil, Paris (II^e), sous le titre *Vers un monde nouveau*, une étude de René de Sanzy sur ce que pourrait être la société actuelle si le capitalisme n'existait plus.

OOO M. Carlo Rim veut, paraît-il, dit *Toute l'Édition* ressusciter le *Charivari* de Daumier, l'*Assiette au Beurre* et la *Baïon- nette*. Il a groupé autour de lui ses compa- gnons de l'*Araignée* et de *Jazz*, dessinateurs et écrivains. Et il a trouvé un titre : *Ça ira!*...

OOO Le n° 2 de la revue trilingue (fran- çais, flamand et espagnol) *Ulenpiegel* con- tient diverses études sur don Quichotte ainsi que sur Miguel Cervantès.

OOO La Semaine du Livre belge organise son exposition annuelle, au Palais des Beaux-Arts, du 28 avril au 8 mai prochain.

OOO L'hebdomadaire illustré *Plan* a fait paraître ses premiers numéros. Le numéro du 1^{er} avril consacre une page à Daumier, illustrée de nombreux dessins de l'ardent polémiste.

OOO Grégoire Le Roy, le compagnon de jeunesse de Charles Van Lerberghe et de Maeterlinck, l'auteur des recueils de poèmes : *Mon cœur pleure d'autrefois*, *La Couronne des Soirs*, *Les Chemins dans l'Ombre*, etc., vient d'édition, à plus de soixante-dix ans, un livre de souvenirs... écrit directement en langue flamande.

Voilà un bien curieux renouvellement...

OOO Nous savions les journalistes accrédités à la préfecture de police, mais jusqu'à ce jour, aucun écrivain n'avait ouvertement joué le rôle de flic. Que Georges Simenon, Belge par surcroît, s'occupe de laver le linge sale de la justice française, montre claire- ment que la dignité n'a plus de prix. La besogne du mouchard n'est guère moins re- butante que celle de l'assassin. Et que pen- ser de *Paris-Soir*, le journal-feuilleton, tirant quotidiennement 1.300.000 numéros malodorants ? Et que penser de la presse entière qui couvre si bien son vilain jeu en attaquant les feuilles les plus instables ?

OOO La Paix française.
« ...nous avons voulu tout particulièrement mettre au point cette grave question de l'Afrique Occidentale qui, on va le voir, intéresse aussi profondément l'Algérie, le Maroc, la Tunisie que la Métropole. Il ne s'agit rien moins que de la consolidation de la Paix française dans toute l'Afrique du Nord autant que de la vitalité de notre chère

Afrique Noire si inhumainement éprouvée... (La Vie).

OOO Faisant suite à la protestation de M. Cholokhov que nous avions publiée, M. Gaston Gallimard nous fait savoir qu'il avait annoncé, en publiant *Les Défricheurs*, que cette traduction n'était que le début d'un grand roman encore achevé. Le texte pu- blié par la *N. R. F.* d'après la revue du *Nouveau Monde*, ne constituait que la pre- mière partie de l'œuvre maîtresse de Cholo- khov. « Nous ne pourrions pas soupçonner — écrit M. Gallimard — que nous serions accusés d'un manque de respect puisque nous avertissions que *Les Défricheurs* com- portaient une suite. »

Ajoutons, d'autre part, que cette version française, établie par Mme D. Ergoz, qui avait déjà exécuté de bonnes traductions de Gogol et de Dostoïevsky, ne saurait être mise en cause.

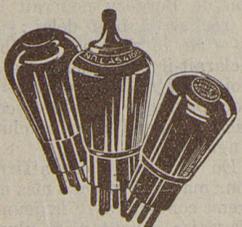
Sadi DE GORTER.

Pour être
au courant
il faut lire

LES BEAUX-ARTS

moniteur de la vie artistique
publié par le Palais des
Beaux-Arts de Bruxelles

ABONNEMENT (40 numéros)
35 FRANCS



TUNGSRAM

A.-H. BOIJN 75, rue Van Aa, NL.